

La Défense et illustration de la langue française de Joachim Du Bellay, Paris, 1549

Copyright (c) 2009 by Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance

Si vous utilisez ce document pour la recherche, prière de référencer l'URL du document.

If you use this document for research, please reference this URL.



Cette création est mise à disposition sous un [contrat Creative Commons "Paternité - Pas d'utilisation commerciale - Pas de modification"](#) .

This work is licensed under a [Creative Commons "Attribution-Noncommercial-No Derivative Works" 2.0 France License](#) .

Première publication : 23 juillet 2009

Mise à jour : Jeudi 23 Juillet 2009

Du Bellay, Joachim (entre 1522 et 1525 - 1560)

**LA DEF-
FENCE, ET IL-
LUSTRATION DE LA
Langue Francoyse**

Par I.D.B.A.

**Imprimé à Paris pour Arnoul l'Angelier,
tenant sa Bouticque au second pillier
de la grand' sale du Palays.**

1549

AVEC PRIVILEGE.

(L'Angelier, Arnoul - Paris - 1549)

[1v]

Extrait du privilege.

IL est permis par lettre patente
du Roy nostre sire, à Arnoul
l'Angelier de faire imprimer &
mettre en vente deux petitz li-
vres intitulez La deffence & Il-
lustration de la langue Francoyse, & l'autre
Cinquante Sonnetz à la louange de l'Olive,
l'Anterotique de la vieille & de la jeune amye,
& vers Lyriques nouvellement composez. Et
deffence faicte à tous libraires & imprimeurs
d'imprimer ou mettre en vente lesdictz livres,

fors de ceulx que ledict l'Angelier aura faict
imprimer, durant le temps & terme de trois
ans prochains, sur peine de confiscation des-
dictz livres & d'amende arbitraire.

Par le conseil.

N. Buyer.

Et seellé de cyre jaune.

[2]

A MONSEI-
GNEUR LE REVE-
rendissime Cardinal
du Bellay.
S.

VEU *le Personnage,*
que tu joues au Spec-
tacle de toute l'Europe,
voyre de tout le Mon-
de en ce grand Thea-
tre Romain, veu tant
d'affaires, & telz, que
seul quasi tu soutiens: ô
l'Honneur du sacré Col-
lege! pecheroy'-je pas (comme dit le Pindare
Latin) contre le bien publicq', si par longues
paroles j'empeschoy' le tens, que tu donnes au
service de ton Prince, au profit de la Patrie, &
à l'accroissement de ton immortelle renommée?
Epiant donques quelque heure de ce peu de re-
laiz, que tu prens pour respirer soubz le pesant
faiz des affaires Francoyses (charge vrayement
digne de si robustes epaules, non moins que le
Ciel de celles du grand Hercule) ma Muse a pris
la hardiesse d'entrer au sacré Cabinet de tes sain-
ctes, & studieuses occupations: & la entre tant

a ij

de

[2v]

de riches & excellens voeuz de jour en jour de-
diez à l'image de ta grandeur, pendre le sien

*humble, & petit: mais toutesfois bien heureux
s'il rencontre quelque faveur devant les yeux
de ta bonté, semblable à celle des Dieux im-
mortelz, qui n'ont moins agreables les pauvres
presentz d'un bien riche vouloir, que ces su-
perbes, & ambicieuses offrandes. C'est en ef-
fect la Deffence & Illustration de notre Lan-
gue Francoyse. A l'entreprise de laquelle rien
ne m'a induyt, que l'affection naturelle envers
ma Patrie, & à te la dedier, que la grandeur
de ton nom. Afin qu'elle se cache (comme
soubz le Bouclier d'Ajax) contre les traictz en-
venimez de ceste antique Ennemye de vertu,
soubz l'ombre de tes esles. De toy dy-je, dont
l'incomparable Scavoir, Vertu, & conduyte
toutes les plus grandes choses, de si long tens
de tout le Monde sont experimentées, que je
ne les scauroy' plus au vif exprimer, que les
couvrant (suyvant la ruse de ce noble peintre
Tymante) soubz le voyle de silence. Pour ce,
que d'une si grande chose il vault trop myeux
(comme de Carthage disoit T. Live) se taire
du tout, que d'en dire peu. Recoy donques a-
vecques ceste accoutumée Bonté, qui ne te rend
moins aymable entre les plus petiz, que ta Ver-
tu, & Auctorité venerable entre les plus grands,
les premiers fruitz, ou pour myeux dire les*

[3]

*premieres fleurs du Printens de celuy, qui en
toute Reverence, & Humilité bayse les mains
de ta R.S. Priant le Ciel te departir autant de
heureuse, & longue vie, et à tes haultes entrepri-
ses estre autant favorable, comme envers toy il a
eté liberal, voyre prodigue de ses Graces.*

*A Dieu, De Paris ce .15. de
Fevrier. 1549.*

L'authieur pryé les Lecteurs differer leur
jugement jusques à la fin du Livre, & ne le con-
damner sans avoir premierement bien veu, &
examiné ses raisons.

a iii

[3v]

LA DEF-
FENCE, ET ILLUSTRATION DE LA LANGUE
FRANCOISE.
Livre premier.

l'Origine des Langues.
Chap. I.

SI LA NATURE

(dont quelque Personnaige de grand' renommée non sans rayson a douté, si on la devoit appeller Mere, ou Maratre) eust donné aux Hommes un commun vouloir, & consentement, outre les innumerables commoditez, qui en feussent procedées, l'Inconstance humaine, n'eust eu besoing de se forger tant de manieres de parler. Laquéle diversité, & confusion, se peut à bon droict appeller la Tour de Babel. Donques les Langues ne sont nées d'elles mesmes en façon d'Herbes, Racines, & Arbres: les unes infirmes, & debiles en leurs espèces: les autres saines, & robustes, & plus aptes à porter le faiz des conceptions humaines: mais

a iiii

[4v]

toute leur vertu est née au monde du vouloir, & arbitre des mortelz. Cela (ce me semble) est une grande rayson, pourquoy on ne doit ainsi louer une Langue, & blasmer l'autre: veu qu'elles viennent toutes d'une mesme source, & origine: c'est la fantasie des hommes: & ont été formées d'un mesme jugement, à une mesme fin: c'est pour signifier entre nous les conceptions, & intelligences de l'esprit. Il est vray que par succession de tens les unes pour avoir été

plus curieusement réglées sont devenues plus riches, que les autres: mais cela ne se doit attribuer à la félicité desdites Langues, ains au seul artifice, & industrie des hommes. Ainsi donc toutes les choses, que la Nature a créées[sic], tous les Arts, & Sciences en toutes les quatre parties du monde, sont chacune endroit soy une mesme chose: mais pour ce que les hommes sont de divers vouloir, ilz en parlent, & écrivent diversement. A ce propos, je ne puis assez blamer la sotte arrogance, & temerité d'aucuns de notre nation, qui n'estans riens moins que Grecz, ou Latins, deprisent, & rejettent d'un sourcil plus que Stoïcque, toutes choses écrites en François: & ne me puis assez émerveiller de l'étrange opinion d'aucuns scavans, qui pensent que nostre vulgaire soit incapable de toutes bonnes lettres, & erudition: comme si une invention pour le Language seulement devoit estre jugée bonne, ou mauvaise. A ceux

[5]

la je n'ay entrepris de satisfaire. A ceux cy je veux bien (s'il m'est possible) faire changer d'opinion par quelques raisons, que briefvement j'espère deduyre: non que je me sente plus cler voyant en cela, ou autres choses, qu'ilz ne sont, mais pour ce que l'affection qu'ilz portent aux langues estrangieres, ne permet qu'ilz veillent faire sain, & entier jugement de leur vulgaire.

*Que la Langue Francoyse ne doit estre
nommée barbare.*
Chap. II.

POur commencer doncques à entrer en matiere, quand à la signification de ce mot Barbare: Barbares anciennement estoient nommez ceux, qui ineptement parloient Grec. Car comme les étrangers venans à Athenes s'efforcoient de parler Grec, ilz tumboient souvent en ceste voix absurde Barbaras. Depuis les Grecz transportarent ce nom aux meurs brutaux, & cruelz, appellant toutes nations hors la Grece, Barbares. Ce qui ne doit en rien diminuer l'excellence de notre Lan-

gue: veu que ceste arrogance Greque, admiratrice seulement de ses inventions, n'avoit loy ny privilege de legitimer ainsi sa Nation, & abatardir

[5v]

les autres: comme Anacharsis disoit, que les Scythes etoint Barbares entre les Atheniens, mais les Atheniens aussi entre les Scythes. Et quand la barbarie des meurs de notz Ancéstrés eust deu les mouvoir à nous apeller Barbares, si est ce, que je ne voy point, pourquoy on nous doive maintenant estimer telz: veu qu'en civilité de meurs, equité de loix, magnanimité de couraiges, bref en toutes formes, & manieres de vivre non moins louables, que profitables, nous ne sommes rien moins qu'eux: mais bien plus, veu qu'ilz sont telz maintenant, que nous les pouvons justement apeller par le nom, qu'ilz ont donné aux autres. Encores moins doit avoir lieu, de ce que les Romains nous ont appellez Barbares, veu leur ambition, & insatiable faim de gloire: qui tachoint non seulement à subjuguier, mais à rendre toutes autres nations viles, & abjectes auprès d'eux: principalement les Gaullois, dont ilz ont receu plus de honte, & dommaige, que des autres. A ce propos, songeant beaucoup de foys, d'ou vient que les gestes du peuple Romain, sont tant celebrés de tout le Monde, voyre de si long intervale preferés à ceux de toutes les autres Nations ensemble, je ne treuve point plus grande raison que ceste cy: c'est que les Romains ont eu si grande multitude d'Ecrivains, que la plus part de leur gestes (pour ne dire pis) par l'Espace de tant d'années, ardeur de

[6]

batailles, vastité d'Italie, incursions d'estrangers, s'est conservée entiere jusques à nostre tens. Au contraire les faiz des autres nations singulierement des Gauloys, avant qu'ilz tumbassent en la puysance des Francoys, & les faiz des Francoys mesmes depuis qu'ilz ont donné leur nom aux Gaules, ont été si mal recueilliz, que nous en avons quasi perdu non seulement la gloire, mais la memoire. A quoy à[sic] bien aydé l'envie des Romains, qui comme par une certaine conjuration conspirant contre nous, ont

extenué en tout ce qu'ilz ont peu, notz louanges belliques, dont ilz ne pouvoient endurer la clarté: & non seulement nous ont fait tort en cela, mais pour nous rendre encor' plus odieux, & contemptibles, nous ont apellez brutaux, cruelz, & Barbares. Quelqu'un dira, pourquoy ont ilz exempté les Grecz de ce nom? pource qu'ilz se feussent fait plus grand tort, qu'aux Grecz mesmes, dont ilz avoient emprunté tout ce, qu'ilz avoient de bon, au moins quand aux Sciences, & illustration de leur Langue. Ces raysons me semblent suffisantes de faire entendre à tout equitable Estimateur des choses, que nostre Langue (pour avoir été nommes Barbares ou de noz ennemys, ou de ceux, qui n'avoient Loy de nous bailler ce Nom) ne doit pourtant estre deprisée mesmes de ceux, aux quelz elle est propre, & naturelle: & qui en rien ne sont moindres, que les Grecz, ou Romains.

[6v]

Pourquoy la Langue Francoyse n'est si riche que la Greque, & Latine.
Chap. III.

ET si nostre Langue n'est si copieuse, & riche que la Greque, ou Latine, cela ne doit estre imputé au default d'icelle, comme si d'elle mesme elle ne pouvoit jamais estre si non pauvre, & sterile: mais bien on le doit attribuer à l'ignorance de notz majeurs, qui ayans (comme dict quelqu'un, parlant des anciens Romains) en plus graude[sic] recommandation le bien faire, que le bien dire, & mieux aymans laisser à leur posterité les exemples de vertu, que les preceptes: se sont privez de la gloire de leurs bien faitz, & nous du fruict de l'imitation d'iceux: & par mesme moyen nous ont laissé nostre Langue si pauvre, & nue, qu'elle a besoing des ornementz, & (s'il fault ainsi parler) des plumes d'autrui. Mais qui voudroit dire que la Greque, & Romaine eussent tousjours esté en l'excellence qu'on les à vues du tens d'Ho-

mere, & de Demosthene, de Virgile, & de Ciceron? Et si ces aucteurs eussent jugé, que jamais pour quelque diligence, & culture, qu'on y eust

[7]

peu faire, elles n'eussent sceu produire plus grand fruit, se feussent ilz tant eforcez de les mettre au point, ou nous les voyons maintenant? Ainsi puy-je dire de nostre Langue, qui commence encores à fleurir, sans fructifier: ou plus tost comme une Plante, & Vergette, n'a point encores fleury, tant se fault qu'elle ait apporté tout le fruit, qu'elle pouroit bien produire. Cela certainement non pour le default de la Nature d'elle aussi apte à engendrer, que les autres: mais pour la coulpe de ceux, qui l'ont eüe en garde, & ne l'ont cultivée à suffisance: ains comme une plante sauvage, en celuy mesmes Desert, ou elle avoit commencé a naitre, sans jamais l'arrouser, la tailler, ny defendre des Ronces, & Epines, qui luy faisoient ombre, l'ont laissée envieillir, & quasi mourir. Que si les anciens Romains eussent été aussi negligens à la culture de leur Langue, quand premièrement elle commença à pululer, pour certain en si peu de tens elle ne feust devenue si grande. Mais eux en guise de bons Agriculteurs, l'ont premièrement transmüée d'un lieu sauvage en un domestique: puis affin que plus tost, & mieux elle peust fructifier, coupant à l'entour les inutiles rameaux, l'ont pour échange d'iceux restaurée de Rameaux francz, & domestiques magistralement tirez de la Langue Greque, les quelz soudainement se sont si bien entez, & faiz semblables à leur tronc, que desormais

[7v]

n'apparoissent plus adoptifz, mais naturelz. De la sont nées en la Langue Latine ces fleurs, & ces fruitz colorez de cete grande eloquence, avecques ces nombres, & cete lyaison si artificielle, toutes les quelles choses non tant de sa propre nature, que par artifice toute Langue a coutume de produire. Donques si les Grecz, & Romains plus diligens à la culture de leurs Langues que nous à celle de la nostre, n'ont peu trouver en icelles si non avecques grand labour, & industrie ny grace, ny Nom-

bre, ny finalement aucune eloquence, nous devons nous émerveiller si nostre vulgaire n'est si riche comme il pourra bien estre, & de la prendre occasion de le mepriser comme chose vile, & de petit prix? Le tens viendra (peut estre) et je l'espere moyennant la bonne destinée Francoyse, que ce noble, & puyssant Royaume obtiendra à son tour les resnes de la monarchie, & que nostre Langue, (si avecques Francoys n'est du tout ensevelie la Langue Francoyse) qui commence encor' à jeter ses racines, sortira de terre, & s'elevera en telle hauteur, & gros seur, qu'elle se pourra egaler aux mesmes Grecz & Romains produysant comme eux, des Homeres, Demosthenes, Virgiles, & Cicerons, aussi bien que la France a quelquesfois produit des Pericles, Nicies, Alcibiades, Themistocles, Cesars, et Scipions.

[8]

*Que la Langue Francoyse
n'est si pauvre que beau-
coup l'estiment.*
Chap. III.

JE n'estime pourtant nostre vulgaire, tel qu'il est maintenant, estre si vil, & abject, comme le font ces ambicieux admirateurs des Langues Greque, & Latine, qui ne penseroient & feussent ilz la mesme Pythô, Déesse de persuasion, pouvoir rien dire de bon, si n'etoit en Languaige etranger, & non entendu du vulgaire. Et qui voudra de bien pres y regarder, trouvera que nostre Langue Francoyse n'est si pauvre, qu'elle ne puyse rendre fidelement, ce qu'elle emprunte des autres, si infertile, qu'elle ne puyse produyre de soy quelque fruit de bonne invention, au moyen de l'industrie, & diligence des cultivateurs d'icelle, si quelques uns se treuvent tant amys de leur païz, & d'eux mesmes, qu'ilz s'y veillent employer. Mais à qui apres Dieu rendrons nous graces d'un tel benefice, si non à nostre feu bon Roy, & Pere Francoys premier

de ce nom, & de toutes vertuz? Je dy premier,
d'autant qu'il a en son noble Royaume pre-

[8v]

mierement restitué tous les bons Ars, & Sciences en leur ancienne dignité: & si à nostre Langage au paravant scabreux, & mal poly, rendu elegant, & si non tant copieux, qu'il pourra bien estre, pour le moins fidele Interprete de tous les autres. Et qu'ainsi soit, Philosophes, Historiens, Mediciens, Poëtes, Orateurs Grecz, & Latins ont appris à parler Francois. Que diray-je des Hebreux? Les Saintes lettres donnent ample temoingnaige de ce que je dy. Je laisseray en cest endroit les superstitieuses raisons de ceux, qui soutiennent que les mysteres de la Theologie ne doivent estre decouvers, & quasi comme prophanez en langage vulgaire, & ce que vont allegant ceux, qui sont d'opinion contraire. Car ceste Disputation n'est propre à ce, que j'ay entrepris, qui est seulement de montrer que nostre Langue n'a point eu à sa naissance les Dieux, & les Astres si ennemis, qu'elle ne puisse un jour parvenir au point d'excellence, & de perfection aussi bien que les autres, entendu que toutes Sciences se peuvent fidelement, & copieusement traicter en icelle, comme on peut voir en si grand nombre de Livres Grecz, & Latins, voyre bien Italiens, Espagnolz, & autres traduictz en Francoys, par maintes excellentes plumes de nostre tens.

Que

[9]

*Que les Traductions ne sont suffisantes pour donner perfection à la
Langue Francoyse.
Chap. V.*

Toutesfois ce tant louable
labour de traduyre ne me
semble moyen unique, & suffisant,
pour elever nostre vul

gaire à l'egal, & Parangon des autres plus fameuses Langues. Ce

que je pretens prouver si clerement, que nul n'y voudra (ce croy je) contredire, s'il n'est manifeste calumniateur de la verité. Et premier, c'est une chose accordée entre tous les meilleurs Auteurs de Rethorique, qu'il y a cinq parties de bien dire, l'Invention, l'Eloquution, la Disposition, la Memoire, & la Pronuntiation. Or pour autant que ces deux dernieres ne se aprennent tant par le benefice des Langues, comme elles sont données à chacun selon la felicité de sa Nature, augmentées, & entretenues par studieux exercice, & continuelle diligence, pour autant aussi que la Disposition gist plus en la discretion, & bon jugement de l'Orateur, qu'en certaines reigles, & preceptes: veu que les evenementz du Tens, la circonstance des Lieux, la condition des personnes,

b

[9v]

& la diversité des Occasions sont innumérables. Je me contenteray de parler des deux premieres scavoir de l'Invention, & de l'Eloquution. L'Office donques de l'Orateur est de chacune chose proposée elegamment, & copieusement parler. Or ceste faculté de parler ainsi de toutes choses, ne se peut acquerir que par l'Intelligence parfaite des Sciences, les queles ont été premierement traitées par les Grecz, & puis par les Romains Imitateurs d'iceux. Il fault donques necessairement que ces deux Langues soient entendues de celui, qui veut acquerir cete copie, & richesse d'Invention, premiere, & principale Piece du Harnoy de l'Orateur. Et quand à ce poinct, les fideles Traducteurs peuvent grandement servir, & soulager ceux, qui n'ont le moyen Unique de vacquer aux Langues estrangeres. Mais quand à l'Eloquution, partie certes la plus difficile, & sans la quelle toutes autres choses restent comme Inutiles, & semblables à un Glayve encores couvert de sa Gayne: Eloquution (dy je) par la quelle Principalement un Orateur est jugé plus excellent, & un Genre de dire meilleur, que l'autre: comme celle, dont est appellée la mesme Eloquence: & dont la vertu gist aux

motz propres, usitez, & non aliènes du commun usage de parler: aux Methaphores, Alegories, Comparaisons, Similitudes, Energies, & tant d'autre figures, & ornemens, sans les quelz

[10]

tout oraison, & Poëme sont nudz, manques, & debiles. Je ne croyray jamais qu'on puisse bien apprendre tout cela des Traducteurs, pour ce qu'il est impossible de le rendre avecques la mesme grace, dont l'Autheur en à usé: d'autant que chacune Langue à je ne scay quoy propre seulement à elle, dont si vous efforcez exprimer le Naif en un[sic] autre Langue observant la Loy de traduyre, qui est n'espacier point hors des Limites de l'Aucteur, vostre Diction sera contrainte, froide, est de mauvaise grace. Et qu'ainsi soit, qu'on me lyse un Demosthene, & Homere Latins: un Ciceron, & Vergile Francoys, pour voir s'ilz vous engendreront telles Affections, voyre ainsi qu'un Prothée vous transformeront en diverses sortes, comme vous sentez lysant ces Auteurs en leurs Langues. Il vous semblera passey de l'ardente Montaigne d'Aethne sur le froid Sommet de Caucase. Et ce, que je dy des Langues Latine, & Greque, ce doit reciproquement dire de tous les vulgaires, dont j'allegueray seulement un Petrarque, du quel j'ose bien dire, que si Homere, & Virgile renais sans avoint entrepris de le traduyre, ilz ne le pouroint rendre avecques la mesme grace, & nayfveté, qu'il est en son vulgaire Toscan. Tou tesfois quelques uns de notre Tens ont entrepris de le faire parler Francoys. Voyla en bref les Raisons, qui m'ont fait penser, que l'office & diligence des Traducteurs, autrement fort

b ii

[10v]

utile pour instruyre les ingnorans des Langues etrangeres en la congnoissance des choses, n'est suffisante pour donner à la nostre ceste perfection, & comme font les Peintres à leurs Tableaux ceste derniere main, que nous desirons. Et si les raisons, que j'ay alleguées, ne semblent assez fortes, je produiray pour mes garans, & defenseurs les anciens Auteurs Romains, Poëtes principalement, & Orateurs, les quelz (com-

bien que Ciceron ait traduyt quelques Livres de Xenophon, & d'Arate, & qu'Horace baille les preceptes de bien traduyre) ont vacque à ceste partie plus pour leur etude, & profit particulier, que pour le publier à l'amplification de leur Langue, à leur gloire, & commodité d'autrui. Si aucuns ont veu quelques Oeuvres de ce tens la soubz tiltre de traduction, j'entens de Ciceron, de Virgile, & de ce bienheureux Siecle d'Auguste, ilz me pourroint dementir de ce que je dy.

[11]

*Des mauvais Traducteurs, & de ne
traduyre les Poëtes.*
Chap. VI.

MAis que diray-je d'aucuns, vrayement mieux dignes d'estre appellés Traditeurs, que Traducteurs? Veux qu'ilz trahissent Ceux, qu'ilz entreprennent exposer, les frustrant de leur gloire, & par mesme moyen seduysent les Lecteurs ignorans, leur montrant le blanc pour le noyr: qui pour acquerir le Nom de Scavans, traduyent à credit les Langues, dont jamais ilz n'ont entendu les premiers Elementz, comme l'Hebraique, & la Grecque: & encor' pour myeux se faire valoir, se prennent aux Poëtes, genre d'auteurs certes, auquel si je scavoys, ou vouloy' traduyre, je m'adroiseroys' aussi peu à cause de ceste Divinité d'Invention, qu'ilz ont plus que les autres, de ceste grandeur de style, magnificence de motz, gravité de sentences, audace, & variété de figures, & mil' autres lumieres de Poësie: bref ceste Energie, & ne scay quel Esprit, qui est en leurs Ecriz, que les Latins appelleroient Genius. Toutes les quelles choses se peuvent autant exprimer en traduisant, comme un Pein-

tre peut représenter l'Ame avecques le Cors de celuy, qu'il entreprend tyrer apres le Naturel. Ce que je dy ne s'adroisse pas à ceux, qui par le commandement des Princes, & grands Seigneurs traduisent les plus fameux Poëtes Grecz, & Latins: pour ce que l'obeïssance, qu'on doit à telz Personnaiges, ne reçoit aucune Excuse en cet endroit, mais bien j'entens parler à ceux, qui de gayeté de cœur (comme on dict) entreprennent telles choses legerement, & s'en aquitent de mesmes. O Apolon ! O Muses ! prophaner ainsi les sacrées Reliques de l'Antiquité? Mais je n'en diray autre chose. Celuy donques qui voudra faire oeuvre digne de prix en son vulgaire, laisse ce Labeur de traduyre, principalement les Poëtes, à ceux, qui de chose laborieuse, & peu profitable, j'ose dire encor' inutile, voyre pernicieuse à l'Acroissement de leur Langue, emportent à bon droict plus de molestie, que de gloire.

*Comment les Romains ont
enrichy leur Langue.
Chap. VII.*

SI les Romains(dira quelqu'un) n'ont vaqué à ce Labeur de Traduction, par quelz moyens donques ont ilz peu ainsi enrichir leur Langue, voyre jusques à l'égaler quasi à la Greque? Immitant les meilleurs Auteurs Grecz, se transformant en eux, les devorant, & apres les avoir bien digerez, les convertissant en sang, & nourriture se proposant chacun selon son Naturel, & l'Argument, qu'il vouloit elire, le meilleur Auteur, dont ilz observoient diligemment toutes les plus rares, & exquises vertuz, & icelles comme Grephes, ainsi que j'ay dict devant, entoint, et apliquoient à leur Langue. Cela faisant (dy-je) les Romains ont baty tous ces beaux Ecriz, que nous louons, & admirons si fort: egalant ores quelqu'un d'iceux, ores le preferant aux Grecz. Et de ce, que je dy, font bonne preuve

Ciceron, & Virgile, que volontiers, & par Honneur je nomme tousjours en la Langue Latine, des quelz comme l'un se feut entierement adonné à l'Immitation des Grecz, contrefist, & exprima si au vif la copie de Platon, la

b iiiii

[12v]

vehemence de Demosthene, & la joyeuse douceur d'Isocrate: que Molon Rhodien l'oyant quelquefois declamer, s'ecria, qu'il emportoit l'eloquence Grecque à Rome. L'autre immita si bien Homere, Hesiode, & Thëocrit, que depuis on a dict de luy, que de ces troys il a surmonté l'un, égalé l'autre, & aproché si pres de l'autre, que si la felicité des Argumens, qu'ilz ont traitez, eust esté pareille, la Palme seroit bien douteuse. Je vous demande donq' vous autres, qui ne vous employez qu'aux Translations, si ces tant fameux Auteurs se fussent amusez à traduyre, eussent ilz élevé leur Langue à l'excellence, & hauteur, ou nous la voyons maintenant? Ne pensez donques quelque diligence, & industrie, que vous puissiez mettre en cest endroict, faire tant que nostre Langue encores rampante à terre, puisse hausser la teste, & s'elever sur piedz.

[13]

*D'amplifier la Langue Francoyse
par l'immitation des anciens
Auteurs Grecz, &
Romains.
Chap. VIII.*

SE compose donq' celui, qui voudra enrichir sa Langue, à l'immitation des meilleurs Auteurs Grez, & Latins: & à toutes leurs plus grandes vertuz, comme à un certain but, dirrige la pointe de

son Style. Car il n'y a point de doute, que la plus grand' part de l'Artifice ne soit contenue en l'immitation, & tout ainsi que ce feut le plus louable aux Anciens de bien inventer, aussi est ce le plus utile de bien immiter, mesmes à ceux, dont la Langue n'est encor' bien copieuse, & riche. Mais entende celuy, qui voudra immiter, que ce n'est chose facile de bien suyvre les vertuz d'un bon Aucteur, & quasi comme se transformer en luy, veu que la Nature mesmes aux choses, qui paroissent tressemblables, n'a sceu tant faire, que par quelque notte, & difference elles ne puissent estre discernées. Je dy cecy, pour ce qu'il y en a beaucoup en toutes Langues, qui sans penetrer aux plus cachées,

[13v]

& interieures parties de l'Aucteur, qu'ilz se sont proposé, s'adaptent seulement au premier Regard, & s'amusant à la beauté des Motz, perdent la force des choses. Et certes, comme ce n'est point chose vicieuse, mais grandement louable emprunter d'une Langue estrangere les Sentences, & les motz, & les approprier à la sienne: aussi est ce chose grandement à reprendre, voire odieuse à tout Lecteur de liberale Nature, voir en une mesme Langue une telle Immitation, comme celle d'aucuns Scavans mesmes, qui s'estiment estre des meilleurs, quand plus ilz ressemblent un Heroet, ou un Marot. Je t'amonnesté doncques (ó toy, qui desires l'Accroissement de ta Langue, & veux exceller en icelle) de non immiter à pié levé, comme n'augures à dict quelqu'un, les plus fameux Aucteurs d'icelle, ainsi que font ordinairement la plus part de notz Poëtes Francoys, chose certes autant vicieuse, comme de nul profict à nostre vulgaire: veu que ce n'est autre chose (ó grande Liberalité !) si non luy donner ce, qui estoit à luy. Je voudroy' bien que nostre Langue feust si riche d'Exemples domestiques, que n'eussions besoing d'avoir recours aux Estrangers. Mais si Virgile, & Ciceron se feussent contentez d'immiter ceux de leur Langue, qu'auront les Latins outre Enuie[sic], ou Lucrece, outre Crasse ou Antoyne?

Response à quelques objections.
Chap. IX.

APres avoir le plus succinctement qu'il m'a été possible ouvert le chemin à ceux, qui desirent l'Amplification de nostre Langue, il me semble bon, & necessaire de repondre à ceux, qui l'estiment barbare, & irreguliere, incapable de cete elegance, & copie, qui est en la Greque, & Romaine: d'autant (disent ilz) qu'elle n'a ses Declinations, ses piez & ses Nombres, comme ces deux autres Langues. Je ne veux alleguer en cet endroit (bien que je le puisse faire sans honte) la Simplicité de notz Majeurs, qui se sont contentez d'exprimer leurs Conceptions avecques paroles nues, sans Art, & Ornement: non Immitans la Curieuse diligence des Grecz, aux quelz la Muse avoit donné la Bouche ronde (comme dict quelqu'un) c'est à dire, parfaite en toute elegance, & Venusté de paroles: comme depuis aux Romains Immitateurs des Grecz. Mais je diray bien, que nostre Langue n'est tant irreguliere, qu'on voudroit bien dire: veu quelle[sic] se decline si non par les Noms, Pronoms, & Participes pour le moins par les Verbes, en tous leurs Tens, Modes, & Personnes. Et si elle n'est si curieusement reiglée, ou plus tost liée, est gehinnée en ses

[14v]

autres parties, aussi n'ha elle point tant d'Heroclités, & Anomaux, monstres estranges de la Grecque, & de la Latine. Quand aux piedz, & aux nombres, je diray au second Livre en quoy nous les recompensons. Et certes (comme dict un grand Aucteur de Rethorique parlant de la felicité, qu'ont les Grecz en la composition de leurs motz). Je ne pense que telles choses se facent par la nature desdites Langues, mais nous favorisons tousjours les Etrangers. Qui eust gardé notz Ancestres de varier toutes les parties declinables, d'allonger une syllabe, & accoursir l'autre: & en faire des piedz, ou des Mains? Et qui gardera notz successeurs d'ob

server telles choses, si quelques Scavans, & non moins ingenieux de cest aage entreprennent de les reduyre en Art? comme Ciceron promettoit de faire au droict Civil, chose, qui à quelques uns a semblé impossible, aux autres non. Il ne fault point icy alleguer l'excellence de l'antiquité: & comme Homere se plaignoit que de son tens les cors estoient trop petiz, dire que les Espris modernes ne sont à comparer aux anciens. L'architecture, l'art du Navigaige, & autres Inventions antiques certainement sont admirables: non toutesfois si on regarde à la necessité mere des Ars, du tout si grandes, qu'on doyve estimer les Cieux, & la Nature y avoir dependu toute leur vertu, vigueur, & industrie. Je ne produiray pour temoings

[15]

de ce, que je dy l'Imprimerie Seur des Muses, & dixieme d'elles: & ceste non moins admirable, que pernicieuse foudre d'Artillerie: avecques tant d'autres non antiques inventions, qui montrent veritablement, que par le long cours des Siecles, les Espris des hommes ne sont point si abatardiz, qu'on voudroit bien dire. Je dy seulement, qu'il n'est pas impossible, que nostre Langue puisse recevoir quelquefois cest ornement, & artifice aussi curieux, qu'il est aux Grecz, est Romains. Quand au son, & je ne scay quelle naturelle douceur (comme ilz disent) qui est en leurs Langues, je ne voy point que nous l'ayons moindre au jugement des plus delicates Oreilles. Il est bien vray que nous usons du prescript de Nature, qui pour parler nous à seulement donné la Langue. Nous ne vomissons pas notz paroles de l'Estommac, comme les yvroingnes, nous ne les estranglons pas de la Gorge, comme les Grenoilles: nous ne les decoupons pas dedans le Palat comme les Oyzeaux: nous ne les siflons pas des levres comme les Serpens. Si en telles manieres de parler gist la douceur des Langues, je confesse que la nostre est rude, & mal sonnante. Mais aussi avons nous cest advantaige de ne tordre point la Bouche en cent mille sortes, comme les Singes, voyre comme beaucoup mal se souvenans de Minerve, qui jouant quelquefois de la fluste, & voyant en un myroir la deformité

[15v]

de ses Levres, la Jeta bien loing, malheureuse Rencontre au Presumptueux Marsye, qui depuis en feut ecorché. Quoy donques (dira quelqu'un) veux tu à l'exemple de ce Marsye, qui osa comparer sa Fluste rustique à la douce Lyre d'Apolon, egaler ta Langue à la Grecque, & Latine? Je confesse, que les Auteurs d'icelles nous ont surmontez en Scavoir & facunde: és queles choses leur a été bien facile de vaincre ceux, qui ne repugnoit point. Mais que par longue, & diligente Immitation de ceux, qui ont occupé les premiers ce, que Nature n'ha pourtant denié aux autres, nous ne puissions leur succeder aussi bien en cela, que nous avons deja fait en la plus grand' part de leurs Ars Mecaniques, & quelquefois en leur Monarchie, je ne le diray pas: car telle Injure ne s'entendrait seulement contre les Espris des Hommes, mais contre Dieu, qui a donné pour Loy inviolable à toute chose crée de ne durer perpetuellement: mais passer sans fin d'un Etat en l'autre: etant la fin, & Corruption de l'un, le commencement, & generation de l'autre. Quelque Opiniatre repliquera encores. Ta Langue tarde trop à recevoir ceste perfection. Et je dy, que ce Retardement ne prouve point qu'elle ne puisse la recevoir: aincoys je dy, qu'elle se pourra tenir certaine de la garder longuement, l'ayant acquise avecques si longue Peine: suyvant la Loy de Nature, qui à voulu, que tout Ar-

[16]

bre, qui naist, Florist, & Fructifie bien tost, bien tost aussi envieillisse, & meure, & au contraire, celui durer par longues Années, qui a longuement travaillé à jeter ses Racines.

*Que la Langue Francoyse n'est incapable
de la Philosophie, & pourquoy les
Anciens estoint plus Scavans
que les Hommes de
notre Aage.
Chap. X.*

TOut ce, que j'ay dict pour la defence, & Illustration de notre Langue, appartient princi-

pablement à ceux, qui
font profession de bien
dire, comme les Poë-
tes, & les Orateurs.

Quand aux autres parties de Literature, & ce
Rond de Sciences, que les Grecz ont nommé
Encyclopedie, J'en ay touché au commen-
cement une partie, de ce, que m'en semble:
c'est que l'Industrie des fideles Traducteurs
est en cet endroict fort utile, & necessaire: &
ne les doit retarder, s'ilz rencontrent quel-
quefois des motz, qui ne peuvent estre re-
ceuz en la famille Francoyse: veu que les La-
tins ne se sont point eforcez de traduyre tous

[16v]

les vocables Grecz, comme Rhetorique, Mu-
sique, Arithmetique, Gëometrie, Philosophie
& quasi tous les noms des Sciences, les noms
des figures, des Herbes, des Maladies, la Sphe-
re, & ses parties, & generally la plus grand'
part des termes usitez aux sciences naturelles,
& Mathematiques. Ces motz la donques se-
ront en nostre Langue comme estrangers en u-
ne Cité: aux quelz toutesfois les Periphrazes
serviront de Truchementz. Encores seroy' je
bien d'opinion que le scavant Translateur fist
plus tost l'office de Paraphraste, que de Tradu-
cteur: s'efforceant donner à toutes les Sciences,
qu'il voudra traiter, l'ornement, & lumiere de
sa Langue: comme Ciceron se vante d'avoir
fait en la Phylosophie, & à l'exemple des Ita-
liens, qui l'ont quasi toute convertie en leur vul-
gaire, principalement la Platonique. Et si on
veut dire que la Phylosophie est un faiz d'au-
tres Epaules, que de celles de notre Langue, j'ay
dict au commencement de cet oeuvre, & le dy
encores, que toutes Langues sont d'une mesme va-
leur, & des mortelz à une mesme fin d'un mes-
me jugement formées. Parquoy ainsi comme
sans muer des coutumes, ou de nation, le Fran-
coys, & l'Alement, non seulement le Grec, ou
Romain se peut donner à Phylosopher, aussi
je croy, qu'à un chacun sa Langue puyse com-
petemment communiquer toute doctrine.

Donques si la Phylosophie semée par Aristo-

te, & Platon au fertile champ Atique estoit replantée en notre Pleine Francoyse, ce ne seroit la jeter entre les Ronses, & Epines, ou elle devint sterile: mais ce seroit la faire de loingtaine prochaine, & d'Etrangere Citadine de notre Republique. Et paravanture ainsi que les Episseries, & autres Richesses Orientales, que l'Inde nous envoie, sont mieulx congnes, & traitées de nous, & en plus grand prix, qu'en l'endroit de ceux, qui les sement, ou recueillent: semblablement les Speculations Phylosophiques deviendroient plus familiares, qu'elles ne sont ores, & plus facilement seroient entendues de nous, si quelque scavant Homme les avoit transportés de Grec, & Latin en notre Vulgaire, que de ceux, qui les vont (s'il faut ainsi parler), cueillir aux lieux ou elles croissent. Et si on veut dire, que diverses Langues sont aptes à signifier diverses conceptions: aucunes les conceptions des Doctes, autres celles des Indoctes: & que la Grecque principalement convient si bien avecques les Doctrines, que pour les exprimer il semble, qu'elle ait été formée de la mesme Nature, non de l'humaine Providence. Je dy, qu'icelle Nature, qui en tout Aage, en toute Province, en toute Habitude est tousjours une mesme chose, ainsi comme volontiers elle s'exerce son Art par tout le Monde, non moins en la Terre, qu'au Ciel, & pour estre ententive à la production des Creatures

c

[17v]

raisonnables, n'oublie pourtant les irraisonnables: mais avecques un egal Artifice engendre cetes cy, & celles la: aussi est elle digne d'estre congneue, & louée de toutes personnes, & en toutes Langues. Les Oyzeaux, les Poissons, & les Bestes terrestres de quelquonque maniere, ores avecques un son, ores avecques l'autre, sans distinction de paroles signifient leurs Affections. Beaucoup plus tost nous Hommes devrions faire le semblable, chacun avecques sa' Langue: sans avoir recours aux autres. Les Escritures, & Langaiges ont été trouvez non

pour la conservation de la Nature, la quelle (comme divine qu'elle est) n'a mestier de nostre ayde: mais seulement à nostre bien, & utilité: affin que presens, absens, vyfz, & mors manifestans l'un à l'autre le secret de notz coeurs, plus facilement parvenions à notre propre félicité, qui gist en l'intelligence des Sciences, non point au son des Paroles: & par consequent celles Langues, & celles Ecritures devroit plus estre en usage, les queles on apprendroit plus facilement. Las & combien seroit meilleur, qu'il y eust au Monde un seul Langaige Naturel, que d'employer tant d'Années pour apprendre des Motz: & ce jusques à l'Age bien souvent, que n'avons plus ny le moyen, ny le loysir de vaquer à plus grandes choses. Et certes songeant beaucoup de foys, d'ou

[18]

provient que les Hommes de ce Siecle généralement sont moins Scavans en toutes Sciences, & de moindre prix que les Anciens, entre beaucoup de raysons je treuve cete cy, que j'oseroy', dire la principale: c'est l'Etude des Langues Greque, & Latine. Car si le Tens, que nous consumons à apprendre les dites Langues, estoit employé à l'etude des Sciences, la Nature certes n'est point devenue si Brehaigne, qu'elle n'enfantast de nostre Tens des Platons, & des Aristotes. Mais nous, qui ordinairement affectons plus d'estre veuz Scavans, que de l'estre, ne consumons pas seulement nostre Jeunesse en ce vain Exercice, mais comme nous repentans d'avoir laissé le Berseau, & d'estre devenuz Hommes, retournons encor' en Enfance: & par l'Espace de xx, ou de xxx Ans ne faisons autre chose qu'apprendre à parler, qui Grec, qui Latin, qui Hebreu. Les quelz Ans finiz, & finie avecques eux ceste vigueur, & promptitude, qui naturellement regne en l'Esprit des jeunes Hommes, alors nous procurons estre faictz Phylosophes, quand pour les Maladies, troubles d'Afaires domestiques, & autres empeschementz, qu'ameine le Tens, nous ne sommes plus aptes à la Speculation des choses. Et bien souvent e-tonnez de la difficulté, & longueur d'apprendre des motz seulement, nous laissons tout par desespoir, & hayons les Lettres premier

[18v]

que les ayons goûtées, ou commencé à les aimer, fault il donques laisser l'etude des Langues? non, d'autant que les Ars, & Sciences sont pour le present entre les mains des Grecz, & Latins. Mais il se devoit faire à l'avenir qu'on peust parler de toute chose, par tout le monde, & en toute Langue. J'entens bien que les Proffesseurs des Langues ne seront pas de mon opinion: encores moins ces venerables Druydes, qui pour l'ambicieux desir, qu'ilz ont d'estre entre nous ce, qu'estoit le Philosophe Anacharsis entre les Scythes, ne craignent rien tant, que le Secret de leurs mysteres, qu'il fault apprendre d'eux, non autrement que jadis les Jours des Chaldées, soit decouvert au Vulgaire, & qu'on ne creve (comme dict Ciceron) les yeulx des Corneilles. A ce propos, il me souvient avoir ouy dire maintesfois à quelques uns de leur Academie, que le Roy Francoys, Je dy celuy Francoys, à qui la France ne doit moins qu'à Auguste Romme, avoit deshonoré les Sciences, & laissé les Doctes en mespris. O Tens ! ò Meurs ! ò crasse Ignorance, n'entendre point que tout ainsi qu'un mal, quand il s'etent plus loing, est d'autant plus pernicieux, aussi est un bien plus profitable, quand plus il est commun! Et s'ilz veulent dire (comme aussi disent ilz) que d'autant est un tel bien moins excellent, & admirable entre les Hommes: Je repondray, qu'un si grand appetit de Gloire,

[19]

& une telle Envie ne devoit regner aux Collonges de la Republique Chrestienne: mais bien en ce Roy ambicieux qui se plaignoit à son Maître pour ce qu'il avoit divulgué les Sciences Acroamatiques, c'est à dire, qui ne se peuvent apprendre que par l'Audition du Precepteur. Mais quoy? ces Geans Ennemis du Ciel veulent ilz limiter la puissance des Dieux, & ce, qu'ilz ont par un singulier benefice donné aux Hommes, restreindre, & enserrer en la Main de ceux, qui n'en scauroient faire bonne garde? Il me souvient de ces Reliques, qu'on voit seulement par une petite Vitre, & qu'il n'est permis toucher avecques la Main. Ainsi veullent ilz faire de toutes les Disciplines, qu'ilz tiennent

enfermées dedans les Livres Grecz & Latins, ne permettant qu'on les puisse voir autrement: ou les transporter de ces Paroles mortes en celles, qui sont vives, & volent ordinairement par les Bouches des Hommes. J'ay (ce me semble) deu assez contenter ceux, qui disent, que nostre Vulgaire est trop vil, & barbare, pour traiter si hautes Matieres, que la Phylosophie. Et s'ilz n'en sont encores bien satisfaiz, je leur demanderay: Pourquoi donques ont voyaigé les Anciens Grecz par tant de païz, & dangers, les uns aux Indes, pour voir les Gymnosophistes, les autres en Egypte, pour emprunter de ces vieux Prestres, & Prophetes ces grandes Richesses, dont la Grece est maintenant, si su-

c iii

[19v]

perbe? Et toutefois ces Nations, ou la Phylosophie a si voluntiers habité, produysoint (ce croy-je) des Personnes aussi Barbares, & inhumaines, que nous sommes: & des paroles aus si estranges, que les nostres. Bien peu me soucyroy'-je de l'elegance d'Oraison, qui est en Platon & en Aristote, si leurs Livres sans rayson etoint ecriz. La Phylosophie vrayement les à adoptez pour ses filz, non pour estre nez en Grece, mais pour avoir d'un hault Sens bien parlé, & bien escrit d'elle. La verité si bien par eux cherchée, la disposition, & l'ordre des choses, la sentencieuse breveté de l'un, & la divine copie de l'autre est propre à eux, & non à autres: mais la Nature, dont ilz ont si bien parlé est Mere de tous les autres, & ne dedaigne point se faire congnoitre à ceux, qui procurent avecques toute industrie entendre ses secrez non pour devenir Grecz, mais pour estre faitz Phylosophes. Vray est que pour avoir les Ars, & Sciences tousjours été en la puissance des Grecz, & Romains plus studieux de ce, qui peut rendre les Hommes immortelz, que les autres: nous croyons que par eux seulement elles puyssent, & doyvent estre traictées. Mais le Tens viendra paravanture (& je suplye au Dieu tresbon, & tresgrand, que ce soit de nostre Aage) que quelque bonne Personne non moins hardie, qu'ingenieuse, & scavante: non ambicieuse, non craignant l'envie, ou hayne

d'aucun, nous otera cete faulse persuasion, don-
nant à notre Langue la fleur, & le fruit des bon-
nes Lettres, autrement si l'Affection, que nous
portons aux Langues estrangeres (quelque excellen-
ce, qui soit en elles) empeschoit cete notre si gran-
de felicité, elles seroient dignes veritablement
non d'envie, mais de hayne, non de fatigue, mais
de facherie, elles seroient dignes finablement d'e-
stre non apprises, mais reprises de ceux, qui ont
plus de besoing du vif intellect de l'Esprit, que du
son des paroles mortes. Voyla quand aux Disci-
plines. Je reviens aux Poëtes, & Orateurs Prin-
cipal object de la matiere, que je traite, qui est
l'ornement, & illustration de notre Langue.

*Qu'il est impossible d'egaler les
Anciens en leurs Langues.*
Chap. XI.

Toutes Personnes de bon
Esprit entendront assez,
que cela, que j'ay dict pour
la deffence de notre
Langue, n'est pour de-
couraiger aucun de la
Greque, & Latine: car
tant s'en fault, que je
soye de cete Opinion,
que je confesse, & soutiens celuy ne pouvoir
faire œuvre excellent en son vulgaire, qui soit
ignorant de ces deux Langues, ou qui n'entende

c iiii

[20v]

la Latine pour le moins. Mais je seroy' bien
d'avis qu'apres les avoir apprises, on ne depri-
sast la sienne: & que celuy, qui par une Incl-
ination naturelle (ce qu'on peut Juger par les
oeuvres Latines, & Thoscanses de Petrarque,
& Boccace: voire d'aucuns scavans Hommes
de nostre Tens) se sentiroit plus propre à escri-
re en sa Langue, qu'en Grec, ou en Latin, s'e-
tudiast plus tost à se rendre immortel entre les
siens, ecrivant bien en son vulgaire, que mal
ecrivant en ces deux autres Langues, estre vil

aux doctes pareillement, & aux indoctes. Mais s'il s'en trouvoit encores quelques uns de ceux, qui de simples paroles font tout leur Art, & Science: en sorte que nommer la Langue Greque, & Latine, leur semble parler d'une Langue divine, & parler de la vulgaire, nommer une Langue inhumaine, incapable de toute erudition, s'il s'en trouvoit de telz (dy je) qui voulussent faire des braves, & depriser toutes choses ecrites en Francoys: Je leur demanderoy' volontiers en ceste sorte. Que pensent doncq' faire ces Reblanchisseurs de murailles: qui jour, & nuyt se rompent la Teste à imiter, que dy je imiter? Mais transcrire un Virgile, & un Ciceron? batissant leur Poëmes des Hemystiches de l'un, & jurant en leurs Proses aux motz & Sentences de l'autre: songeant (comme à dict quelqu'un) des Peres conscriptz, des Consulz, des Tribuns, des Commices, & toute l'an-

[21]

tique Rome. non autrement qu'Homere, qui en sa Batracomyomachie adapte aux Raz, & Grenouilles les magnifiques Tiltres des Dieux, & Déesses. Ceux la certes meritent bien la punition de celuy, qui ravy au Tribunal du grand Juge, repondit, qu'il estoit Ciceronien. Pensent ilz donques je ne dy egaler, mais aprocher seulement de ces Auteurs, en leurs Langues? recueillant de cet Orateur, & de ce Poëte ores un Nom, ores un Verbe, ores un Vers, & ores une Sentence: comme si en la façon qu'on rebatist un vieil Edifice, il s'attendoit rendre par ces pierres ramassées à la ruynée Fabrique de ces Langues sa premiere grandeur, & excellence. Mais vous ne serez ja si bons Massons (vous, qui estes si grands Zelateurs des Langues Greque, & Latine) que leur puissiez rendre celle forme, que leurs[sic] donnarent premierement ces bons, & excellens Architectes. & si vous espererez (comme fist Esculape des Membres d'Hippolyte) que par ces fragmentz recueilliz, elles puyssent estre resuscitées, vous vous abusez: ne pensant point qu'a la cheute de si superbes Edifices conjointe à la ruyne fatale de ces deux puissantes Monarchies, une partie devint poudre, & l'autre doit estre en beaucoup de pieces, les queles vouloir reduire en un, seroit chose impossible: outre que beaucoup d'autres parties sont demeurées aux fondementz des vieilles Murailles, ou egarées par le long cours des

[21v]

Siecles, ne se peuvent trouver d'aucun. Parquoy venant à redifier cete Fabrique, vous serez bien loing de luy restituer sa premiere grandeur, quand ou souloit estre la Sale, vous ferez paravanture les Chambres, les Etables, ou la Cuisine: confondant les Portes, & les Fenestres, bref changeant toute la forme de l'Edifice. Finalement j'estimeroy' l'Art pouvoir exprimer la vive Energie de la Nature, si vous pouviez rendre cete Fabrique renouvelée semblable à l'antique: etant manque l'Idée, de la quele faudroit tyrer l'exemple pour la redifier. Et ce (afin d'exposer plus clerement ce, que j'ay dict) d'autant que les Anciens usoint des Langues, qu'ilz avoint succées avecques le Laict de la Nourice: & aussi bien parloint les Indoctes, comme les Doctes: si non que ceux cy aprenoint les Disciplines, & l'Art de bien dire, se rendant par ce moyen plus eloquens, que les autres. Voyla pourquoy leurs bienheureux Siecles etoint si fertiles de bons Poëtes, & Orateurs. Voyla pourquoy les femmes mesmes aspiroint à ceste gloire d'Eloquence, & Erudition: comme Sapho, Corynne, Cornelie, & un milier d'autres, dont les Noms sont conjoings avecques la memoire des Grecz, & Romains. Ne pensez donques imitateurs, Troupeau servil, parvenir au point de leur excellence: veu qu'à grand' peine avez-vous appris leurs motz, & voyla le meilleur de votre aage passé. Vous deprimez nostre vulgaire,

[22]

parvanture non pour autre raison, sinon que des enfance, & sans etude nous l'apprenons: les autres avecques grand peine, & industrie. Que s'il estoit comme la Greque, & Latine, pery, & mis en Reliquaire de Livres, je ne doute point qu'il ne feust (ou peu s'en faudroit) aussi difficile à apprendre comme elles sont. J'ay bien voulu dire ce mot, pour ce que la curiosité humaine admire trop plus les choses rares, & difficiles à trouver, bien qu'elles ne soient si commodes pour l'usage de la vie, comme les odeurs, & les Gemmes: que les communes, & necessaires, comme le Pain, & le Vin. Je ne voy pourtant, qu'on doyve estimer une Langue plus excellente, que l'autre, seulement pour estre plus difficile, si on ne vouloit

dire, que Lycophon feust plus excellent qu'Ho-
mere, pour estre plus obscur: & Lucrece que
Virgile, pour ceste mesme raison.

Deffence de l'Auteur.
Chap. XII.

CEux, qui penseront, que
je soye trop grand Ad-
mirateur de ma Lan-
gue, aillent voir le pre-
mier Livre des fins des
Biens, & des Maulx,
fait par ce Pere d'elo-
quence Latine Cice-
ron, qui au commen-
cement dudict Livre, entre autres choses,

[22v]

repond à ceux, qui depressoient les choses escri-
tes en Latin, & les ayment myeux lire en
Grec. La conclusion du propos est, qu'il estime
la Langue Latine, non seulement n'estre
pauvre, comme les Romains estimoyent lors:
mais encor' estre plus riche, que la Greque.
Quel ornement (dit il) d'Orayson copieuse,
ou elegante à defailly je diray à nous, ou aux
bons Orateurs, ou aux Poëtes, depuis qu'ilz
ont eu quelqu'un, qu'ilz peussent imiter? Je
ne veux pas donner si hault loz à notre Lan-
gue, pour ce qu'elle n'a point encores ses Cice-
rons, & Virgiles, mais j'ose bien assurer, que si
les scavans Hommes de notre Nation, la dai-
gnoient autant estimer, que les Romains fai-
soient la leur, elle pouroit quelquesfoys, & bien
tost se mettre au ranc des plus fameuses. Il est
tens de clore ce pas, afin de toucher particulie-
rement les principaux pointz de l'amplifica-
tion, & ornement de notre Langue. En quoy
(Lecteur) ne t'ebahis, si je ne parle de l'Ora-
teur, comme du Poëte. Car outre que les ver-
tuz de l'un sont pour la plus grand' part com-
munes à l'autre, je n'ignore point qu'Etienne
Dolet, Homme de bon Jugement en notre
vulgaire, à formé l'Orateur Francoys, que quel-
qu'un (peut estre) amy de la memoire de l'Au-
cteur, & de la France mettra de bref, & fidele-
ment en lumiere.

LE SECOND
LIVRE DE LA DEF-
FENCE, ET ILLU-
stration de la Langue
Francoyse.

L'intention de l'Auteur.
Chap. I.

POur ce, que le Poëte, & l'Orateur sont comme les deux Piliers, qui soutiennent l'Edifice de chacune Langue, laissant celuy, que j'entens avoir été baty par les autres, j'ay bien voulu pour le devoir en quoy je suys obligé à la Patrie, tellement quellement ebaucher celuy, qui restoit: esperant que par moy, ou par une plus docte Main, il pourra recevoir sa perfection. Or ne veux-je en ce faisant, feindre comme une certaine Figure de Poëte, qu'on ne puysses ny des yeux, ny des oreilles, ny d'aucun sens apercevoir, mais comprendre seulement de la cogi-

[23v]

tation, & de la Pensée: comme ces Idées, que Platon constituoit en toutes choses, aux quelles ainsi qu'à une certaine Espece imaginative, se refere tout ce, qu'on peut voir. Cela certainement est de trop plus grand scavoir, & loysir, que le mien: & penseray avoir beaucoup mérité des miens, si je leur montre seulement avecques le doigt le chemin, qu'ilz doyvent suivre pour atteindre à l'excellence des Anciens, ou quelque autre (peut estre) incité par nostre petit Labeur les conduyra avecques la Main. Mettons donques pour le commencement ce, que nous avons (ce me semble) assez prouvé au I. Livre. C'est, que sans l'im-

mitation des Grecz, & Romains nous ne pouvons donner à notre Langue l'excellence, & lumiere des autres plus fameuses. Je scay que beaucoup me reprendront, qui ay osé le premier des Francoys introduyre quasi comme une nouvelle Poësie: ou ne se tiendront plainement satisfaictz tant pour la breveté, dont j'ay voulu user, que pour la diversité des Espris, dont les uns treuvent bon ce, que les autres treuvent mauvais. Marot me plaist (dit quelqu'un) pour ce, qu'il est facile, & ne s'eloingne point de la commune maniere de parler. Heroët (dit quelque autre) pour ce, que tous ses vers sont doctes, graves, & elabourez, les autres d'un autre se delectent. Qu'and à moy, telle superstition ne m'a point retiré de mon Entreprinse:

[24]

pour ce, que j'ay tousjours estimé notre Poësie Francoyse estre capable de quelque plus hault, & meilleur Style, que celui, dont nous sommes si longuement contentez. Disons donques brevement ce, que nous semble de notz Poëtes Francoys.

Des Poëtes Francoys.
Chap. II.

DE tous les anciens Poëtes Francoys, quasi un seul Guillaume du Lauris, & Jan de Meun sont dignes d'estre leuz, non tant pour ce qu'il y ait en eux beaucoup de choses, qui se doyyent immiter des Modernes comme pour y voir quasi comme une premiere Imaige de la Langue Francoyse, venerable pour son antiquité. Je ne doute point que tous les Peres cryroint la honte estre perdue, si j'osoy' reprendre, ou emender quelque chose en ceux que Jeunes ilz ont appris, ce que je ne veux faire aussi, mais bien soutiens-je que celui est trop grand Admirateur de l'Ancienneté, qui veut defrauder les Jeunes de leur gloire meritée: n'estimant rien, comme dict Horace, si non ce,

que la mort a sacré, comme si le Tens, ainsi que les vins, rendoit les Poësies meilleures. Les plus recens, mesmes ceux, qui ont esté nommez par Clement Marot en un certain Epygramme à Salel, sont assez congneuz par leurs Oeuvres. J'y renvoye les Lecteurs, pour en faire jugement. Bien diray-je, que Jan le Maire de Belges, me semble avoir premier illustré & les Gaules, & la Langue Francoyse: luy donnant beaucoup de motz, & manieres de parler poëtiques, qui ont bien servy mesmes aux plus excellens de notre Tens. Quand aux Modernes, ilz seront quelquesfoys assez nommez: & si j'en vouloy' parler, ce seroit seulement pour faire changer d'opinion, à quelques uns ou trop iniques, ou trop severes Estimateurs des choses, qui tous les jours treuvent à reprendre en troys, ou quatre des meilleurs: disant, qu'en l'un default ce, qui est le commencement de bien ecrire, c'est le Scaivoir: & auroit augmenté sa gloire de la moitié, si de la moitié il eust diminué son Livre. L'autre outre sa Ryme, qui n'est par tout bien riche, est tant denué de tous ces delices, & ornementz poëtiques, qu'il merite plus le nom de Phylosophe, que de Poëte. Un autre pour n'avoir encores rien mis en lumiere soubz son nom, ne merite, qu'on luy donne le premier lieu: & semble (disent aucuns) que par les Ecriz de ceux de son Tens, il veille eternizer son nom, non autrement que Demade est ennobly par la con-

tention

tention de Demostene, & Hortense, de Ciceron. Que si on en vouloit faire jugement au seul rapport de la Renommée, on rendroit les vices d'iceluy egaulx, voyre plus grands, que ses vertuz, d'autant, que tous les Jours se lysent nouveaux Ecriz soubz son Nom à mon avis aussi eloignez d'aucunes choses, qu'on m'a quelquesfois asseuré estre de luy, comme en eux n'y a ny grace, ny erudition. Quelque autre voulant trop s'eloingner du vulgaire, est tombé en obscurité aussi difficile à eclersir en ses Ecriz aux plus Scavans, comme aux plus Ignares. Voyla une partie de ce que j'oy dire en beaucoup de lieux des meilleurs de notre Langue. Que pleust à Dieu le Naturel d'un chacun e-

stre aussi candide à louer les vertuz, comme diligent à observer les vices d'autruy. La Tourbe de ceux (hors mis cinq, ou six) qui suyvent les principaux, comme Port'enseignes, est si mal instruite de toutes choses, que par leur moyen nostre vulgaire n'à garde d'etendre gueres loing les Bornes de son Empire. Et si j'etoy' du nombre de ces anciens Critiques Juges des Poëmes, comme un Aristarque, & Aristophane, ou (s'il fault ainsi parler) un Sergent de Bande en notre Langue Francoyse, j'en mettroy' beaucoup hors de la Bataille si mal armez, que se fiant en eux, nous serions trop eloingnez de la victoire, ou nous devons aspirer. Je ne doute point que beaucoup, principalement de ceux, qui sont

d

[25v]

accommodez à l'opinion vulgaire, & dont les tendres Oreilles, ne peuvent rien souffrir au desavantage de ceux, qu'ilz ont desja receuz comme Oracles, trouverront mauvais de ce, que j'ose si librement parler, & quasi comme Juge souverain prononcer de notz Poëtes Francoys: mais si j'ay dict bien, ou mal, je m'en rapporte à ceux, qui sont plus amis de la Verité, que de Platon, ou Socrate: & ne sont imitateurs des Pythagoriques, qui pour toutes raisons n'alleguoint si non, cetuy la l'a dit. Quand à moy, si j'etoy' enquis de ce, que me semble de notz meilleurs Poëtes Francoys, je diroy' à l'exemple des Stoïques, qui interrogez si Zenon, si Clëante, si Chrysippe sont Saiges, respondent, ceulx la certainement avoir eté grands, & venerables, n'avoir eu toutefois ce, qui est le plus excellent en la Nature de l'Homme, je repondroy' (dy-je) qu'ilz ont bien escrit, qu'ilz ont illustré notre Langue, que la France leur est obligée, mais aussi diroy-je bien, qu'on pourroit trouver en notre Langue (si quelque scavant Homme y vouloit mettre la main) une forme de Poësie beaucoup plus exquise, la quele il faudroit chercher en ces vieux Grecz, & Latins, non point és Auteurs Francoys: pour ce, qu'en ceux cy on ne scauroit prendre, que bien peu, comme la peau, & la couleur: en ceux la on peut prendre la chair,

[26]

les oz, les nerfz', & le sang. Et si quelqu'un mal aysé à contenter ne vouloit prendre ces raisons en payement, je diray (afin de n'estre veu examiner, les choses si rigoreusement sans cause) qu'aux autres Ars, & Sciences la mediocrité peut meriter quelque louange: mais aux Poëtes ny les Dieux, ny les Hommes, ny les Coulonnes n'ont point concedé estre mediocres, suyvant l'opinion d'Horace, que je ne puis assez souvent nommer: pour ce qu'és choses, que je traicte, il me semble avoir le Cerveau myeux purgé, & le Nez meilleur, que les autres. Au fort comme Demosthene repondit quelquesfois à Echines, qui l'avoit repris, de ce qu'il usoit de motz apres, & rudes, de telles choses ne dependre les fortunes de Grece: aussi diray-je, si quelqu'un se fache de quoy je parle si librement, que de la ne dependent les Victoires du Roy Henry, à qui Dieu veille donner la felicité d'Auguste, & la bonté de Trajan. J'ay bien voulu (Lecteur studieux de la Langue Françoise) demeurer longuement en cete partie, qui te semblera (peut estre) contraire à ce, que j'ay promis: veu que je ne prise assez haultement, ceux qui tiennent le premier lieu en nostre vulgaire, qui avoy' entrepris de le louer, & defendre. Toutesfoys je croy, que tu ne le trouveras point estrange, si tu consideres,

d ii

[26v]

que je ne le puis mieux defendre, qu'attribuant la Pauvreté d'iceluy non à son propre, & naturel, mais à la negligence de ceux, qui en ont pris le gouvernement, & ne te puis mieux persuader d'y ecrire, qu'en te montrant le moyen de l'enrichir, & illustrer, qui est l'Imitation des Grecz, & Romains.

*Que le Naturel n'est suffisant à celuy qui
en Poësie veult faire œuvre digne
de l'Immortalité.*

Chap. III.

MAIS pource qu'en toutes Langues y en à de

Bons & de mauvais, je
ne veux pas (Lecteur)
que sans election, &
jugement tu te pren-
nes au premier venu.
Il vaudroit beaucoup
mieux ecrire sans Im-
mitation, que ressembler un mauvais Aucteur.
Veu mesmes, que c'est chose accordée entre les
plus Scavans le Naturel faire plus sans la Doctri-
ne, que la Doctrine sans le Naturel. Toutesfois
d'autant que l'Amplification de nostre Lan-
gue (qui est ce, que je traite) ne se peut faire
sans Doctrine, & sans Erudition, je veux bien

[27]

avertir ceux, qui aspirent à ceste gloire, d'im-
miter les bons Auteurs Grecz, & Romains,
voyre bien Italiens, Hespagnolz, & autres: ou
du tout n'ecrire point, si non à soy (comme on
dit) & à ses Muses. Qu'on ne m'allegue point
icy, quelques uns des nostres, qui sans doctri-
ne, à tout le moins non autre, que mediocre,
ont acquis grand bruyt en nostre vulgaire.
Ceux, qui admirent volontiers les petites cho-
ses, & deprisent ce, qui excède leur Jugement,
en feront tel cas, qu'ilz voudront: mais je scay
bien que les scavans ne les mettront en autre
Ranc, que de ceux, qui parlent bien Francoys, &
qui ont (comme disoit Ciceron des anciens Au-
cteurs Romains) bon Esprit, mais bien peu
d'Artifice. Qu'on ne m'allegue point aussi que
les Poëtes naissent, car cela s'entend de ceste
ardeur, & allegresse d'Esprit, qui naturelle-
ment excite les Poëtes, & sans la quele toute
Doctrine leur seroit manque, & inutile. Cer-
tainement ce seroit chose trop facile, & pour-
tant contemptible, se faire eternal par Re-
nommée, si la felicité de nature donnée mes-
mes aux plus Indoctes, estoit suffisante pour
faire chose digne de l'Immortalité. Qui veut
voler par les Mains, & Bouches des Hom-
mes, doit longuement demeurer en sa cham-
bre: & qui desire vivre en la memoire de la
Posterité, doit comme mort en soymesmes
suer, & trembler maintesfois: & autant que

notz Poëtes Courtizans boyvent: mangent,
 & dorment à leur oyse, endurer de faim, de
 soif, & de longues vigiles. Ce sont les Esles,
 dont les Ecriz des Hommes volent au Ciel.
 Mais afin que je retourne au commencement
 de ce propos, regarde nostre immitateur pre-
 mierement ceux, qu'il voudra immiter, & ce,
 qu'en eux il pourra, & qui se doit immiter,
 pour ne faire comme ceux, qui voulans apa-
 roitre semblables à quelque grand Seigneur,
 immiteront plus tost un petit geste, & facon
 de faire vicieuse de luy, que ses vertuz, & bon-
 nes graces. Avant toutes choses, fault qu'il ait
 ce jugement de cognoitre ses forces, & tenter
 combien ses Epaules peuvent porter: qu'il son-
 de diligemment son Naturel, & se compose à
 l'immitation de celuy, dont il se sentira appro-
 cher de plus pres. Autrement son immitation
 ressembleroit celle du Singe.

*Quelz genres de Poëmes, doit elire
 le Poëte Francoys.
 Chap. IIII.*

LY, donques, & rely pre-
 mierement (ò Poëte fu-
 tur) fueillete de Main
 nocturne, & journalle,
 les Exemplaires Grecz
 et Latins: puis me laisse
 toutes ces vieilles Poë-
 sies Francoyses aux Jeuz

Floraux de Thoulouze, & au puy de Rouan:
 comme Rondeaux, Ballades, Vyrelaiz, Chantz
 Royaulx, Chansons, & autres telles episseries,
 qui corrompent le goust de nostre Langue: & ne
 servent si non à porter temoingnaige de notre
 ignorance. Jéte toy à ces plaisans Epigrammes,
 non point comme font au jourd'huy un tas de
 faiseurs de comtes nouveaux, qui en un dizain
 sont contens n'avoir rien dict qui vaille au ix.
 premiers vers, pourveu qu'au dixiesme il y ait
 le petit mot pour rire, mais à l'immitation d'un
 Martial, ou de quelque autre bien approuvé,

si la lascivité ne te plaist, mesle le profitable avecques le doulz. Distile avecques un style coulant, & non scabreux ces pitoyables Elegies, à l'exemple d'un Ovide, d'un Tibule, & d'un Properce: y entremeslant quelquesfois de ces Fables anciennes, non petit ornement de Poësie. Chante moy ces Odes, incongnues encor' de la Muse Francoyse, d'un Luc bien accordé au son de la Lyre Greque, & Romaine: & qu'il n'y ait vers, ou n'aparoisse quelque vestige de rare, & antique erudition. Et quand à ce, te fourniront de matiere les louanges des Dieux, & des Hommes vertueux, le discours fatal des choses mondaines, la sollicitude des jeunes hommes, comme l'amour, les vins libres, & toute bonne chere. Sur toutes choses, prens garde que ce genre de Poëme soit éloigné du vulgaire, en-

d iiiii

[28v]

richy, & illustré de motz propres, & Epithetes non oysifz, orné de graves sentences, & varié de toutes manieres de couleurs, & ornementz Poëtiques: non comme un Laissez la verde couleur, Amour avecques Psyches, O combien est heureuse: & autres telz Ouvrages, mieux dignes d'estre nommez Chansons vulgaires, qu'Odes, ou vers Lyriques. Quand aux Epistres, ce n'est un Poëme, qui puisse grandement enrichir nostre vulgaire: pource qu'elles sont voluntiers de choses familiares, & domestiques, si tu ne les voulois faire à l'immitation d'Elegies, comme Ovide: ou sentencieuses & graves, comme Horace. Autant te dy-je des Satyres, que les Francois, je ne scay comment ont appellées Coqz à l'Asne: es quelz je te conseille aussi peu t'exercer, comme je te veux estre aliene de mal dire, si tu ne voulois à l'exemple des Anciens en vers Heroiques (c'est à dire de x à xi) & non seulement de viii à ix, soubz le nom de Satyre, & non de cete inapte appellation de Coq, à l'Asne, taxer modestement les vices de ton Tens, & pardonner aux noms des personnes vicieuses. Tu has pour cecy Horace, qui selon Quintilian, tient le premier lieu entre les Satyriques. Sonne moy ces beaux Sonnetz, non moins docte, que plaisante Invention Italienne, conforme de Nom a l'Ode, & differente d'elle seulement, pource, que le Sonnet à certains Vers reiglez,

& limitez: & l'Ode peut courir par toutes manieres de Vers librement, voyre en inventer à plaisir à l'exemple d'Horace, qui à chanté en xix. sortes de Vers comme disent les Gramma-riens. Pour le Sonnet donques tu as Petrarque, & quelques modernes Italiens. Chante moy d'une Musette bien resonnante, & d'une Fluste bien jointe ces plaisantes Ecclogues Rustiques à l'exemple de Thëocrit, & de Virgile: Mari-nes à l'exemple de Sennazar Gentilhomme Nëapolitain. Que pleust aux Muses, qu'en tou-tes les Especes de Poësie, que j'ay nommées nous eussions beaucoup de telles immitations, qu'est cete Ecclogue sur la naissance du filz de Monseigneur le Dauphin, à mon gré un des meilleurs petiz Ouvraiges, que fist onques Ma-rot. Adopte moy aussi en la famille Françoise ces coulans, & mignars Hendecasyllabes à l'exemple d'un Catulle, d'un Pontan, & d'un Second: ce, que tu pouras faire, si non en quan-tité, pour le moins en nombre de Syllabes. Quand aux Comedies, & Tragedies, si les Roys, & les Republics les vouloint resti-tuer en leur ancienne dignité, qu'ont usurpée les Farces, & Moralitez, je seroy' bien d'opi-nion, que tu t'y employasses, & si tu le veux fai-re pour l'ornement de ta Langue, tu scais ou tu en doibs trouver les Archetypes.

[29v]

Du long Poëme Francoys.
Chap. V.

DOnques ò toy, qui doué
d'une excellente felicité
de Nature, instruict de
tous bons Ars, & Scien-
ces, principalement Na-
turelles, & Mathemati-
ques, versé en tous gen-
res de bons Auteurs
Grecz, & Latins, non
ignorant des parties, & offices de la vie hu-
maine, non de trop haulte condition, ou ap-

pellé au regime publiq', non aussi abject, & pauvre, non troublé d'affaires domestiques, mais en repoz, & tranquillité d'esprit, acquise premierement par la magnanimité de ton couraige, puis entretenue par ta prudence, & sage gouvernement, ò toy (dy-je) orné de tant de graces, & perfections, si tu as quelquefois pitié de ton pauvre Langaige, si tu daignes l'enrichir de tes Thesors, ce sera toy veritablement, qui luy feras hausser la Teste, & d'un brave Sourcil s'egaler aux superbes Langues Greque, & Latine, comme à faict de nostre Tens en son vulgaire un Arioste Italien, que j'oseroy' (n'estoit la sainteté des vieulx Poë-

[30]

mes) comparer à un Homere, & Virgile. Comme luy donq', qui à bien voulu emprunter de nostre Langue les Noms, & l'Hystoire de son Poëme, choiysi moy quelque un de ces beaux vieulx Romans Francoys, comme un Lancelot, un Tristan, ou autres: & en fay renaitre au monde un admirable Iliade, & laborieuse Eneïde. Je veux bien en passant dire un mot à ceulx, qui ne s'employent qu'à orner, & amplifier notz Romans, & en font des Livres certainement en beau, & fluide Langaige, mais beaucoup plus propre à bien entretenir Damoizelles, qu'à doctement ecrire: je voudroy' bien (dy-je) les avertir d'employer cete grande Eloquence à recueillir ces fragmentz de vieilles Chroniques Francoyses, & comme a fait Tite Live des Annales, & autres anciennes Chroniques Romaines, en batir le Cors entier d'une belle Histoire, y entremeslant à propos ces belles Concions, & Harangues à l'immitation de celuy, que je viens de nommer, de Thucidide, Saluste, ou quelque autre bien approuvé, selon le genre d'ecrire, ou ilz se sentiroint propres. Tel Oeuvre certainement seroit à leur immortelle gloire, honneur de la France, & grande illustration de nostre Langue. Pour reprendre le propos, que j'avoy' laissé. Quelqu'un (peut estre) trouverra estrange, que je requiere une si exacte perfection

[30v]

en celuy, qui voudra faire un long Poëme, veu

aussi, qu'a peine se trouverroint, encores qu'ilz feussent instruitz de toutes ces choses, qui vou-
lussent entreprendre un oeuvre de si laborieu-
se longueur, & quasi de la vie d'un Homme.
Il semblera à quelque autre, que voulant bail-
ler les moyens d'enrichir nostre Langue, je fa-
ce le contraire, d'autant que je retarde plus tost
& refroidis l'etude de ceux, qui etoint bien af-
fectionnez à leur vulgaire, que je ne les incite,
pource, que debilitiez par desespoir, ne vou-
dront point essayer ce, à quoy ne s'attendent
de pouvoir parvenir. Mais c'est chose conve-
nable, que toutes choses soient experimentées
de tous ceux, qui desirent ataindre à quelque
hault point d'excellence, & gloire non vulgai-
re. Que si quelqu'un n'a du tout cete grande
vigueur d'Esprit, cete parfaite intelligence des
Disciplines, & toutes ces autres commoditez,
que j'ay nommées, tienne pourtant le cours
tel qu'il pourra. Car c'est chose honneste à ce-
luy, qui aspire au premier Ranc, demeurer au
second, voire au troisieme. Non Homere seul
entre les Grecz, non Virgile entre les Latins,
ont aquis loz, & reputation. Mais telle à été la
louange de beaucoup d'autres chacun en son
genre, que pour admirer les choses haultes, on
ne laissoit pourtant de louer les inferieures.
Certainement si nous avions des Mecenes, &
des Augustes, les Cieux, & la Nature ne sont

[31]

point si Ennemis de nostre Siecle, que n'eus-
sions encores des Virgiles. L'honneur nourist
les Ars, nous sommes tous par la gloire enflam-
mez à l'etude des Sciences, & ne s'elevent ja-
mais les choses, qu'on voit estre deprisées de
tous. Les Roys, & les Princes devroint (ce me
semble) avoir memoire de ce grand Empereur,
qui vouloit plus tost la venerable puissance des
Loix estre rompue, que les Oeuvres de Virgi-
le condamnées au feu par le Testament de l'Au-
cteur, feussent brulées. Que diray-je de cet au-
tre grand Monarque, qui desiroit plus le re-
naitre d'Homere, que le gaing d'une grosse bat-
taille? & quelquefois etant pres du Tumbeau
d'Achile, s'ecria haultement. O bienheureux
Adolescent, qui as trouvé un tel Buccinateur
de tes louanges! Et à la vérité sans la divine
Muse d'Homere, le mesme Tumbeau, qui cou-
vroit le corps d'Achille, eust aussi accablé son
Renom. Ce qu'avient à tous ceux, qui met-

tent l'assurance de leur immortalité au Marbre, au Cuyvre, aux Collosses, aux Pyramides, aux laborieux Edifices, & autres choses non moins subjectes aux injures du Ciel, & du Tens de la flamme, & du fer, que de fraiz excessifz, & perpetuelle sollicitude. Les Allechementz de Venus, la gueule, & les ocieuses plumes ont chassé d'entre les Hommes tout desir de l'immortalité. mais encores est ce chose plus indigne, que ceux, qui d'ignorance, & toutes especes

[31v]

de vices font leur plus grande gloire, se moquent de ceux, qui en ce tant louable labour Poëtique employent les heures, que les autres consomment au Jeuz, aux Baings, aux Banquez, & autres telz menuz plaisirs. Or neantmoins quelque infelicité de siecle, ou nous soyons, toy à qui les Dieux, & les Muses auront été si favorables comme j'ay dit, bien que tu soyes depourveu de la faveur des hommes, ne laisse pourtant à entreprendre un oeuvre digne de toy, mais non deu à ceux, qui tout ainsi qu'ilz ne font choses louables, aussi ne font ilz cas d'estre louez: espere le fruict de ton labour de l'incorruptible, & non envieuse Posterité: c'est la Gloire, seule echelle, par les degrez de laquelle les mortelz d'un pié leger montent au Ciel, & se font compaignons des Dieux.

*D'inventer des Motz, & quelques
autres choses, que doit observer
de Poëte Francoys.
Chap VI.*

MAis de peur, que le vent
d'Affection ne pousse
mon Navire si avant
en cete Mer, que je
soye en danger du naufrage,
reprennant la Route, que j'avoy
lâchée, je veux bien aver-

[32]

tir celuy, qui entreprendra un grand oeuvre,

qu'il ne craigne point d'inventer, adopter, & composer à l'immitation des Grecz quelques Motz Francoys, comme Ciceron se vante d'avoir fait en sa Langue. Mais si les Grecz, & Latins eussent esté supersticieux en cet endroit, qu'auroint-ilz ores, de quoy magnifier si haultement cete Copie, qui est en leurs Langues? Et si Horace permet, qu'on puyse en un long Poëme dormir quelquesfois, est-il defendu en ce mesme endroict user de quelques motz nouveaux, mesmes quand la necessité nous y contraint? Nul, s'il n'est vrayment du tout ignare, voire privé de Sens commun, ne doute point que les choses n'ayent premiere-ment été: puis apres les motz avoit été inventez pour les signifier: & par consequent aux nouvelles choses estre necessaire imposer nouveaux motz, principalement és Ars, dont l'usage n'est point encores commun, & vulgaire, ce, qui peut arriver souvent à nostre Poëte, au quel sera necessaire emprunter beaucoup de choses non encor' traitées en nostre Langue. Les Ouvriers (afin que je ne parle des Sciences liberales) jusques aux Laboueurs mesmes, & toutes sortes de gens mecaniques ne pouroint conserver leurs metiers, s'ilz n'usoint de motz à eux usitez, & à nous incongneuz. Je suis bien d'Opinion, que les Procureurs, & Avocatz usent des termes propres à leur profession sans rien innover: mais vouloir oter la liberté à un scavant

[32v]

Homme, qui voudra enrichir sa Langue, d'usurper quelquefois des Vocables non vulgaires, ce seroit retraindre notre Langaige non encor' assez riche soubz une trop plus rigoureuse Loy, que celle, que les Grecz, & Romains se sont donnée. Les quelz combien qu'ilz feussent sans comparaison, plus que nous copieux, & riches, neantmoins ont concedé aux Doctes Hommes user souvent de motz non acoutumés és choses non acoutumées. Ne crains doncques Poëte futur, d'innover quelques termes en un long Poëme principalement, avecques modestie toutesfois, Analogie, & Jugement de l'Oreille, & ne te soucie, qui le treuve bon, ou mauvais: esperant que la Posterité l'approuvera, comme celle, qui donne foy aux choses douteuses, lumiere aux obscures, nouveauté aux antiques, usage aux non accoutumées, & douceur aux apres, & rudes. Entre autres cho-

ses, se garde bien nostre Poëte d'user de Noms propres Latins, ou Grecz, chose vrayment aus si absurde, que si tu appliquois une Piece de Velours verd à une Robe de Velours rouge, mais seroit-ce pas une chose bien plaisante user en un ouvraige Latin d'un Nom propre d'Homme, ou d'autre chose, en Francoys? comme Jan currit. Loyre fluit. & autres semblables. Accommode, donques telz Noms propres de quelque Langue, que ce soit à l'usaige de ton vulgaire: suyvant les Latins, qui pour

[33]

Heracles, ont dict Hercules, pour Theseus, Theseus: & dy Hercule, Thesée, Achile, Ulysse, Virgile, Ciceron, Horace. Tu doibz pourtant user en cela de jugement, & discretion, car il y a beaucoup de telz noms, qui ne se peuvent approprier en Francoys, les uns Monosyllabes, comme Mars, les autres dissyllabes, comme Venus, aucuns de plusieurs syllabes, comme Jupiter, si tu ne voulois dire Jove, & autres infinitz, dont je ne te scauroy' bailler certaine reigle. Parquoy je renvoye tout au jugement de ton oreille. Quand au reste, use de motz purement Francoys, non toutesfois trop communs, non point aussi trop inusitez, si tu ne voulois quelquefois usurper, & quasi comme enchasser ainsi qu'une Pierre precieuse, & rare, quelques motz antiques en ton Poëme, à l'exemple de Virgile, qui à usé de ce mot Olli, pour Illi. Aulā pour Aulæ, & autres. Pour ce faire te faudroit voir tous ces vieux Romans, & Poëtes Francoys, ou tu trouverras un Ajourner, pour faire Jour (que les Praticiens se sont fait propre) Anuyter pour faire Nuyt. Assener, pour frapper, ou on visoit, & proprement d'un coup de Main, Isnel pour Leger & mil' autres bons motz, que nous avons perduz par notre negligence. Ne doute point que le moderé usaige de telz vocables ne donne grande majesté tant au Vers, comme à la Prose: ainsi que font les Reliques des Saintz aux Croix, & autres sa-

e

[33v]

crez Joyaux dediez aux Temples.

*De la Rythme, & des Vers
sans Rythme.
Chap. VII.*

QUand à la Rythme, je
suy' bien d'opinion,
qu'elle soit riche, pour
ce qu'elle nous est ce,
qu'est la quantité aux
Grecz, & Latins. Et
bien que n'ayons cet
usaige de Piez com-
me eux, si est ce, que
nous avons un certain nombre de Syllabes en
chacun Genre de Poëme, par les quelles com-
me par Chesnons le vers Francois lié, & en-
chainé est contraint de se rendre en cete etroi-
te prison de Rythme, soubz la garde le plus
souvent d'une coupe feminine, facheux, &
rude Gëolier, & incongnu des autres vulgai-
res. Quand je dy, que la Rythme doit estre ri-
che, je n'entens qu'elle soit contrainte, & sem-
blable à celle d'aucuns, qui pensent avoir fait
un grand chef d'oeuvre en Francoys, quand ilz
ont rymé un Imminent, & un Eminent, un
Misericordieusement, & un Melodieusement:
& autres de semblable farine, encores qu'il n'y

[34]

ait sens, ou raison, qui vaille. Mais la Rythme
de notre Poëte sera volontaire, non forcée: re-
ceüe, non appellée: propre, non aliene: naturel-
le, non adoptive. bref, elle sera telle, que le vers
tumbant en icelle ne contentera moins l'oreil-
le, qu'une bien armonieuse Musique tumban-
te en un bon, & parfait accord. Ces Equivo-
ques donq', & ces simples, Rymez avecques
leurs composez, comme un Baisser, & Abais-
ser, s'ilz ne changent, ou augmentent grande-
ment la signification de leurs simples, me soint
chassez bien loing, autrement, qui ne voudroit
reigler sa Rythme comme j'ay dit, il vaudroit
beaucoup mieux ne rymer point: mais faire
des vers libres, comme à fait Petrarque en quel-
que endroit: & de notre tens le Seigneur Loys
Aleman en sa non moins docte, que plaisante
Agriculture. Mais tout ainsi que les Peintres,
& Statuaires mettent plus grand' industrie à

faire beaux, & bien proportionnez les corps, qui sont nuds, que les autres: aussi faudroit-il bien que ces Vers non rymez, feussent bien charnuz, & nerveuz: afin de compenser par ce moyen le default de la Rythme. Je n'ignore point, que quelques uns ont fait une Division de Rythme: l'une en Son, & l'autre en Ecriture: à cause de ces dyphthongues Ai. Ei. Oi. faisant conscience de rymer Maitre, & Prestre, Fontaines, & Athenes, Connoitre, & Naitre. Mais je ne veulx que notre Poëte regar-

e ii

[34v]

de si supersticieusement à ces petites choses: & luy doit suffire, que les deux dernieres syllabes soient unisones, ce qui arriveroit en la plus grand' part tant en voix, qu'en Ecriture, si l'orthographe Francoyse n'eust point été depravée par les Praticiens. Et pour ce, que Loys Mégret non moins amplement, que doctement à traité cete partie, Lecteur, je te renvoye à son Livre: & feray fin à ce propos, t'ayant sans plus averti de ce mot en passant, c'est, que tu gardes de rythmer les motz manifestement longs avecques les brefz, aussi manifestement brefz, comme un pässe, & trace, un maître, & mettre, un chevelüre, & hure, un bast, & bat, & ainsi des autres.

*De ce mot Rythme, de l'invention des
Vers rymez, & de quelques au-
tres Antiquitez usitées en
notre Langue.
Chap. VIII.*

Tout ce, qui tombe
soubz quelque mesu-
re, & jugement de
l'Oreille (dit Ciceron)
en Latin s'appelle *Nu-
merus*, en Grec *ruth-
mos*, non point seule-
ment au Vers, mais à
l'Oraison. Parquoy,

improprement notz Anciens ont astraint le nom du Genre soubz l'Espece appellant Rythme cete consonance de syllabes à la fin des vers, qui se devoit plus tost nommer omoio-teleuton, c'est à dire finissant de mesmes, l'une des Espece du Rythme. Ainsi, les Vers encores qu'ilz ne finissent point en un mesme son, generalement se peuvent apeller Rythme: d'autant que la signification de ce mot ruthmos est fort ample, & emporte beaucoup d'autres termes comme kanon, metron, melos, euphonon, akolouthia, taxis, sugkrisis. Reigle, Mesure, Melodieuse consonance de voix, consequence, ordre, & comparaison. Or quand à l'Antiquité de ces Vers, que nous appellons ryme, & que les autres vulgaires ont empruntez de nous, si ont adjoute foy à Jan le Maire de Belges diligent chercheur de l'Antiquité, Bardus v. Roy des Gaules en feut inventeur: & introduysit une secte de Poëtes nommez Bardes, les quelz chantoient melodieusement leurs rymes avecques instrumentz, louant les uns, & blamant les autres, & etoint (comme temoingne Dyodore Sicilien en son vi. Livre) de si grand' estime entre les Gauloys, que si deux Armées ennemies etoint prestes à combattre, & les ditz Poëtes se missent entre deux, la Bataille cessoit, & morderoit chacun son Ire. Je pourroy' alleguer assez d'autres Antiquitez, dont notre Langue aujourd'huy est ennoblie, & qui montrent les

e iii

[35v]

Histoires n'estre faulses, qui ont dit les Gaulles anciennement avoir été florissantes non seulement en Armes, mais en toutes sortes de sciences, & bonnes Lettres. Mais cela requiert bien un oeuvre entier: & ne seroit apres tant d'excellentes Plumes, qui en ont escrit mesmes de notre Tens, que retixtre (comme on dit) la Toile de Penelope. Seulement j'ay bien voulu, & ne me semble mal à propos, montrer l'Antiquité de deux choses fort vulgaires en notre Langue, & non moins anciennes entre les Grecz. L'une est cete inversion de Lettres en un propre Nom, qui porte quelque Devise convenable à la personne: comme en FRANCOYS DE VALOYS, De facon suys royal. HENRY

DE VALOYS, Roy es de nul hay. L'autre est en un Epigramme, ou quelque autre œuvre Poëtique une certaine election des Lettres capitales disposées en sorte, qu'elles portent ou le nom de l'Autheur, ou quelque Sentence. Quand à l'inversion de Lettres, que les Grecz appellent anagrammatismos, l'interprete de Lycophon dit en sa vie. En ce tens la florissoit Lycophon, non tant pour la Poësie, que pour ce, qu'il faisoit des Anagrammatismes. Exemple du nom du Roy Ptolomé Ptolemaios. apo melitos. c'est à dire, Emmiellé, ou de Miel. De la Royne Arsinoë, qui feut femme dudit Ptolomé Arsinoë. Herasion, c'est à dire, la Violette de Juno. Artemidore, aussi le Stoïque a laissé en son Livre des

[36]

Songes un chapitre de l'Anagrammatisme, ou il montre, que par l'inversion des Lettres on peut exposer les Songes. Quand à la disposition des Lettres Capitales, Eusebe au livre de la preparation Evangelique dit, que la Sybille Erythrée avoit prophetizé de JESUCHRIST: preposant à chacun de ses Vers certaines Lettres, qui declaroient le dernier Advenement de Christ. Les dites Lettres portoint ces motz. JESUS. CHRISTUS. SERVATOR. CRUX. Les Vers feurent translatez par S. Augustin (& c'est ce, qu'on nomme les xv Signes du Jugement) les quelz se chantent encor' en quelques Lieux. Les Grecz appellent cete preposition de Lettres, au commencement des vers, akrostikhis. Ciceron en parle au Livre de Divination: voulant prouver par cete curieuse diligence, que les vers des Sybilles, etoit faitz par Artifice, & non par inspiration divine. Cete mesme Antiquité se peut voir en tous les Argumens de Plaute, dont chacun en ses Lettres capitales, porte le Nom de la Comedie.

e iiii

[36v]

*Observation de quelque manieres de parler,
Francoyses.
Chap. IX.*

J'AY declaré en peu de
Paroles ce, qui n'avoit
encor' été (que je sai-
che) touché de notz
Rhetoriqueurs Fran-
coys. Quand aux coup
pes feminines, Apo-
strophes, Accens, l'é
masculin, & l'e femi-
nin, & autres telles choses vulgaires, notre Poë
te les apprendra de ceux, qui en ont escrit.
Quand aux especes de vers, qu'ilz veulent li-
miter, elles sont aussi diverses, que la fantasie
des Hommes, & que la mesme Nature. Quand
aux vertuz, & vices du Poëme si diligemment
traités par les Anciens comme Aristote, Ho-
race, & apres eux Hieronyme Vide. Quand
aux figures des sentences, & des motz, & tou-
tes les autres parties de l'Eloquution, les Lieux
de commiseration, de Joye, de Tristesse, d'Ire,
d'Admiration, & toutes autres commotions
de l'Ame, je n'en parle point apres si grand
nombre d'excellens Phylosophes, & Orateurs,
qui en ont traicté, que je veux avoir été bien

[37]

leuz, & releuz de nostre Poëte, premier qu'il
entreprenne quelque hault, & excellent ou-
vraige. Et tout ainsi qu'entres les Auteurs La-
tins, les meilleurs sont estimez ceux, qui de plus
pres ont immité les Grecz, je veux aussi que
tu t'eforces de rendre au plus pres du naturel,
que tu pouras la Phrase, & maniere de parler
Latine, en tant que la propriété de l'une, & l'au-
tre Langue le voudra permettre. Autant te dy
je de la Greque, dont les facons de parler sont
fort approchantes de notre vulgaire, ce que
mesmes on peut congnoitre par les Articles,
incongneuz de la Langue Latine. Uses donques
hardiment de l'Infinitif pour le nom, comme
l'Aller, le Chanter, le Vivre, le Mourir. De l'Ad-
jectif substantivé, comme le liquide des Eaux,
le vuide de l'Air, le fraiz des Umbres, l'epes
des Forestz, l'enroué des Cimballes, pourveu
que telle maniere de parler adjoute quelque gra-
ce, & vehemence, & non pas le Chault du feu,
le froid de la Glace, le dur du Fer, & leurs sem-
blables. Des Verbes, & Participes, qui de leur
nature n'ont point d'infinitifz apres eux, avec-

ques des infinitifz, comme tremblant de mourir, & volant d'y aller, pour craignant de mourir, & se hatant d'y aller. Des Noms pour les Adverbes, comme ilz combattent obstinez, pour obstinément, il vole leger, pour legerement, & mil' autres manieres de parler, que tu pouras mieux observer par frequente, & cu-

[37v]

rieuse Lecture, que je ne te les scauroy' dire. Entre autres choses, je t'averty' user souvent de la figure ANTONOMASIE aussi frequente aux Anciens Poëtes, comme peu usitée, voire incongne des Francoys. La grace d'elle est quand on designe le Nom de quelque chose par ce, qui luy est propre, comme le Pere foudroyant, pour Jupiter: le Dieu deux fois né, pour Bacchus, la vierge Chasseresse, pour Dyane. Cete figure à beaucoup d'autres especes, que tu trouveras chés les Rhetoriciens, & à fort bonne grace principalement aux descriptions. comme Depuis ceux, qui voyent premiers rougir l'Aurore jusques la, ou Thetis recoit en ses undes le filz d'Hyperion pour depuis l'Orient jusques à l'Occident. Tu en as assez d'autres exemples és Grecz, & Latins, mesmes en ces divines experiences de Virgile, comme du fleuve Glacé, des douze Signes du Zodiaque, d'Irism, des XII La beurs d'Hercule, & autres. Quand aux Epithetes, qui sont en notz Poëtes Francoys la plus grand' part ou froids, ou ocieux, ou mal à propos, je veux, que tu en uses de sorte, que sans eux ce, que tu diras seroit beaucoup moindre, comme la flamme devorante, les Souciz, mordans, la gehinnante sollicitude, & regarde bien qu'ilz soient convenables non seulement à leurs substantifz, mais aussi à ce, que tu decriras, afin que tu ne dies l'Eau' undoyante, quand tu la veux d'ecrire impetueuse: ou la flamme ardente, quand

[38]

tu la veux montrer languissante. Tu as Horace entre les Latins fort heureux en cecy, comme en toutes choses. Garde toy aussi de tumber en un vice commun, mesmes aux plus excellens de nostre Langue, c'est l'omission des Articles. Tu as exemple de ce vice en infiniz endroitz de ces petites Poësies Francoyses. J'ay quasi oublié un autre default bien usité, & de tres mauvaise gra

ce. C'est quand en la Quadrature des Vers Heroïques la sentence est trop abruptement coupée, comme: Si non que tu en montres un plus seur. Voyla ce, que je te vouloy' dire brevement de ce, que tu doibz observer tant au Vers, comme à certaines manieres de parler peu, ou point encor' usitées des Francoys. Il y en a, qui fort supersticieusement entremeslent les vers Masculins avecques les Feminins, comme on peut voir aux Psalmes traduitz par Marot. Ce, qu'il à observé (comme je croy') afin que plus facilement on les peust chanter, sans varier la Musique, pour la diversité des meseures, qui se trouverroint à la fin des Vers. Je treuve cete diligence fort bonne, pourveu que tu n'en faces point de religion, jusques à contreindre ta diction, pour observer telles choses. Regarde principalement, qu'en ton Vers n'y ait rien dur, hyulque, ou redundant. Que les Perodes soient bien jointz, nombreux, bien remplissans l'Oreille: & telz, qu'ilz n'excedent point ce terme, & but, que naturellement nous sentons soit en lisant, ou ecoutant.

[38v]

*De bien prononcer
les Vers.
Chap. X.*

CE lieu ne me semble mal à propos, dire un mot de la prononciation que les Grecz appellent hupokrisis. Afin que s'il t'avient de reciter quelquesfois tes Vers, tu les prononces d'un son distinct, non confuz: viril, non effeminé: avecques une voix accommodée à toute, les Affections, que tu voudras exprimer en tes vers. Et certes comme icelle prononciation, & Geste approprié à la matiere que lon traite, voyre par le jugement de Demosthene, est le principal de l'Orateur, aussi n'est-ce peu de chose; que de prononcer ses Vers de bonne grace. Veu que la Poësie (comme dit Ciceron) a été inventée par observation de Prudence, & mesure des O-

reilles: dont le jugement est tressuperbe, comme de celles, qui repudient toutes choses apres, & rudes, non seulement en composition, & structure de Motz, mais aussi en Modulation de voix. Nous lisons cete grace de prononcer avoir été fort excellente en Virgile: &

[39]

telle, qu'un Poëte de son Tens disoit, que les vers de luy, par luy prononcez, estoient sonoreux, & graves: par autres flacques, & effeminez.

De quelques observations oultre l'Artifice avecques une Invective contre les mauvais Poëtes
Francoys.
Chap. XI.

JE ne demeureray longuement en ce, que s'ensuit, pource que nostre Poëte tel, que je le veux, le pourra assez entendre par son bon jugement, sans aucunes Traditions de reigles. Du tens donques, & du Lieu qu'il fault elire pour la cogitation, je ne luy en bailleray autres preceptes, que ceux, que son plaisir, & sa disposition luy ordonneront. Les uns aiment les fresches ombres des Forestz, les clers Ruisselez doucement murmurans parmy les Prez ornez, & tapissez de verdure. Les autres se delectent du secret des Chambres, & doctes Etudes. Il fault s'accommoder à la saison, & au lieu. Bien te veux-je

[39v]

avertir de chercher la solitude, & le Silence amy des Muses, qui aussi (affin que ne laisses passer cete fureur divine, qui quelquesfois agite, & echaufe les Espris Poëtiques, & sans la quelle ne fault point que nul espere faire chose, qui dure) n'ouvrent jamais la porte de leur sacré

Cabinet si non à ceux, qui hurtent rudement. Je ne veux oublier l'Emédation, partie certes la plus utile de notz Etudes. L'office d'elle est ajouter, oter, ou muer à loysir ce, que cete premiere impetuosité, & ardeur d'ecrire n'avoit permis de faire. Pourtant est il necessaire, afin, que noz Ecriz comme Enfans nouveaux nez ne nous flattent, les remettre à part, les revoir souvent, & en la maniere des Ours à force de lecher leur donner forme, & facon de Membres, non immitant ces importuns versificateurs, nommez des Grecz mousopatagoi, qui rompent à toutes heures les Oreilles des miserables Auditeurs par leurs nouveaux Poëmes. Il ne fault pourtant y estre trop supersticieux, ou (comme les Elephans leurs petiz) estre x. Ans à enfanter ses Vers. Sur tout nous convient avoir quelque scavant, & fidele Compaignon, ou un Amy bien familier, voire trois, ou quatre, qui veillent, & puissent congnoitre noz fautes, & ne craignent point blesser nostre papier avecques les ungles. Encores te veux-je advertir, de hanter quelquesfois non seulement les Scavans, mais aussi toutes sortes

[40]

d'Ouvriers, & gens Mecaniques, comme Marinieres, Fondeurs, Peintres, Engraveurs, & autres, scavoir leurs inventions, les noms des matieres, des outiliz, & les termes usitez en leurs Ars, & Metiers, pour tyrer de la ces belles comparaisons, & vives descriptions de toutes choses. Vous semble point Messieurs, qui etes si ennemis de vostre Langue, que nostre Poëte ainsi armé puisse sortir à la campagne, & se montrer sur les rancz, avecques les braves Scadrons Grecz, & Romains? Et vous autres si mal equipez, dont l'ignorance à donné le ridicule nom de Rymeurs à nostre Langue (comme les Latins appellent leurs mauvais Poëtes Versificateurs) oserez vous bien endurer le Soleil, la poudre, & le dangereux Labeur de ce Combat? Je suis d'opinion, que vous retirés au Bagaige avecques les Paiges, & Laquais, ou bien (car j'ay pitié de vous) soubz les fraiz umbraiges, aux sumptueux Palaiz des grands Seigneurs, & Cours magnifiques des Princes entre les Dames, & Damoizelles, ou votz beaux, & mignons Ecriz, nom de plus longue durée, que vostre vie, seront receuz, admirés, & adorés: non point aux doctes Etudes, &

riches Byblyotheques des Scavans. Que pleust aux Muses, pour le bien, que je veux à nostre Langue, que votz ineptes oeuvres feussent bannys, non seulement de la (comme ilz sont) mais de toute la France. Je voudrois

[40v]

bien qu'à l'exemple de ce grand Monarque, qui defendit, que nul n'entreprist de le tirer en Tableau, si non Apelle, ou en statue, si non Lysippe, tous Roys, & Princes amateurs de leur Langue deffendissent, par edict expres à leurs subjectz de non mettre en lumiere oeuvre aucun, & aux Imprimeurs de non l'imprimer, si premierement il n'avoit enduré la Lyne de quelque scavant Homme aussi peu adulateur, qu'etoit ce Quintilie, dont parle Horace en son art Poëtique, ou, et en infiniz autres endroitz dudict Horace, on peut voir les vices des Poëtes modernes exprimés si au vif, qu'il semble avoir escrit non du tens d'Auguste, mais de Francois, & de Henry. Les Medicins (dict il) promettent ce, qui appartient aux Medicins, les Feuvres taicent[sic] ce, qui appartient aux Feuvres: mais nous ecrivons ordinairement des Poëmes autant les Indoctes, comme les Doctes. Voila pourquoy ne se fault emerveiller, si beaucoup de scavans ne daignent au jourd'huy écrire en nostre Langue, & si les estrangers ne la prisent comme nous faisons les leurs, d'autant qu'ilz voyent en icelle tant de nouveaux Auteurs ignorans, ce, qui leur fait penser, qu'elle n'est capable de plus grand ornement, & erudition. O combien je desire voir secher ces Printems, chatier ces Petites jeunesses, rabattre ces Coups d'essay, tarir ces Fontaines, bref, abolir tous ces beaux tiltres assez suffisans pour

degouter

[41]

degouter tout Lecteur scavant d'en lire d'avantage! Je ne souhaite moins, que ces Depourvez, ces humbles Esperans, ces Banniz de lysesse, ces Esclaves, ces Traverseurs soient renvoyés à la Table ronde: & ces belles petites devises aux Gentilzhommes, & Damoyzelles, d'ou on les a empruntées. Que diray plus? Je supplie à Phebus Apollon, que la Fran

ce apres avoir eté si longuement sterile, grosse de luy enfante bien tost un Poëte, dont le Luc bien resonnant face taire ces enroutées Cornemuses, non autrement, que les Grenouilles, quand on jete une pierre en leur Maraiz. Et si non obstant cela, cete fièvre chaude d'ecrire les tormentoit encores, je leur conseilleroy' ou d'aller prendre Medicine en Antycire: ou pour le mieux se remettre à l'Etude: & sans honte, à l'exemple de Caton, qui en sa vieillesse apprist les Lettres Greques. Je pense bien, qu'en parlant ainsi de notz Rymeurs, jesembleray à beaucoup trop mordant, & Satyrique, mais veritable à ceux, qui ont Scavoir, & Jugement: & qui desirent la Santé de nostre Langue: ou cet ulcere, & Chair corumpue de mauvaises Poësies est si inveterée, qu'elle ne se peut oter qu'avecques le Fer, & le Cautere. Pour conclure ce propos, saiches Lecteur, que celuy sera veritablement le Poëte, que je cherche en nostre Langue, qui me fera indigner, apaiser, ejoyr, douloir, aymer, hayr, admirer, etonner,

f

[41v]

bref, qui tiendra la bride de mes Affections, me tournant ça, & la à son plaisir. Voyla la vraye pierre de Touche, ou il fault que tu epreuves tous Poëmes, & en toutes Langues. Je m'attens bien, qu'il s'en trouverra beaucoup de ceux, qui ne treuvent rien bon, si non, ce qu'ilz entendent, & pensent pouvoir imiter: aux quelz nostre Poëte ne sera pas agreable: qui diront qu'il n'ia aucun plaisir, & moins de profit à lire telz ecriz, que ce ne sont que fictions Poëtiques, que Marot n'a Point ainsi ecrit. A telz pour ce, qu'ilz n'entendent la Poësie, que de Nom, je ne suis deliberé de repondre, produysant pour deffence tant d'excellens ouvraiges Poëtiques Grecz, Latins, & Italiens aussi alienes de ce genre d'ecrire, qu'ilz approuvent tant, comme ilz sont eux mesmes eloingnez de toute bonne Erudition. Seulement veux-je admonnester celuy, qui aspire à une gloire non vulgaire, s'eloingner de ces ineptes Admirateurs, fuyr ce peuple ignorant, peuple ennemy de tout rare, & antique scavoir: se contenter de peu de Lecteurs à l'exemple de celuy, qui pour tous Auditeurs ne demandoit que Platon: & d'Horace, qui veult ses œuvres estre

leuz de trois, ou quatre seulement, entre les
quelz est Auguste. Tu as Lecteur, mon Juge-
ment de nostre Poëte francoys, le quel tu suy-
vras si tu le treuves bon, ou te tiendras au tien,
si tu en as quelque autre. Car je n'ignore point

[42]

combien les jugementz des Hommes sont di-
vers, comme en toutes choses, principalement
en la Poësie, la quelle est comme une Peintu-
re, & non moins qu'elle, subjecte à l'opinion
du vulgaire. Le principal But, ou je vise c'est
la deffence de notre Langue, l'ornement, &
amplification d'icelle, en quoy si je n'ay gran-
dement soulaigé l'industrie, & labeur de ceux,
qui aspirent à cete gloire, ou si du tout je ne
leur ay point aydé, pour le moins je penseray
avoir beaucoup fait, si je leur ay donné bonne
volunté.

*Exhortation aux Francoys d'ecrire
en leur Langue: avecques les
Louanges de la
France.
Chap. XII.*

DOnques s'il est ainsi,
que de nostre tens les
Astres, comme d'un
accord, ont par une
heureuse influence con-
spiré en l'honneur, &
accroissement de notre
Langue, qui sera celuy

f ii

[42v]

des scavans, qui n'y voudra mettre la Main, y
rependant de tous cotez les fleurs, & fructz de
ces riches Cornes d'abundance Greque, & La-
tine? ou à tout le moins qui ne louëra, & ap-
prouvera l'industrie des autres? mais qui sera
celuy, qui la voudra blâmer? Nul, s'il n'est vray-
ment ennemy du Nom francoys. Ce prudent,
& vertueux Themistocle Athenien montra

bien, que la mesme Loy naturelle, qui commande à chacun defendre le lieu de sa Naissance, nous oblige aussi de garder la dignité de notre Langue, quand il condamna à Mort un Heralut du Roy de Perse, seulement pour avoir employé la Langue Attique, aux Commandemens du Barbare. La gloire du peuple Romain n'est moindre (comme à dit quelqu'un) en l'amplification de son Langaige, que de ses limites. Car la plus haulte excellence de leur republique, voire du tens d'Auguste, n'estoit assez forte, pour se deffendre contre l'injure du tens par le moyen de son Capitole, de ses Thermes, & magnifiques Palaiz, sans le benefice de leur Langue, pour la quele seulement nous les louons, nous les admirons, nous les adorons. Sommes nous donques moindres, que les Grecz, ou Romains, qui faisons si peu de cas de la nostre? Je n'ay entrepris de faire comparaison de nous à ceulx la, pour ne faire tort à la vertu Francoyse, la conferant à la vanité Gregeoyse: & moins à ceux cy pour la trop ennuyeuse lon-

[43]

gueur, que ce seroit de repeter l'Origine des deux Nations, leurs faictz, leurs Loix, meurs, & manieres de vivre: les Consulz, Dictateurs, & Empereurs de l'une: les Roys, Ducz, & Princes de l'autre. Je confesse, que la fortune leur ait quelquesfoys été plus favorable, qu'a nous: mais aussi diray-je bien (sans renouveler les vieilles playes de Romme, & de quele excellence en quel meprix de tout le Monde, par ses forces mesmes elle a été precipitée) que la France soit en Repos, ou en Guerre, est de long intervalle à preferer à l'Italie, serve maintenant, & mercenaire de ceux, aux quelz elle souloit commander. Je ne parleray icy de la temperie de l'Air, fertilité de la Terre, abundance de tous genres de Fruictz necessaires pour l'ayse, & entretien de la vie Humaine, & autres innombrables Commoditez, que le Ciel plus prodigalement, que liberalement a elargy à la France. Je ne conteray tant de grosses Rivieres, tant de belles Forestz, tant de Villes non moins opulentes, que fortes, & pourveuës de toutes Munitions de Guerre. Finablement je ne parleray de tant de Metiers, Arz, & Sciences, qui florissent entre nous, comme la Musique, Peinture, Statuaire, Architecture, & autres non gueres moins, que jadis entre les Grecz, & Romains.

Et si pour trouver l'Or, & l'Argent, le Fer n'y viole point les sacrées Entrailles de nostre antique mere: si les Gemmes, les Odeurs, & au-

f iii

[43v]

tres corruptions de la premiere generosité des hommes n'y sont point cherchées du Marchant avare: aussi le Tigre enraigé, la cruelle semence des Lyons, les Herbes empoisonneresses, & tant d'autres Pestes de la vie humaine, en sont bien éloignées. Je suis content, que ces felicitez nous soient communes avecques autres Nations, principalement l'Italie: mais quand à la pieté, religion, integrité de meurs, magnanimité de couraiges, & toutes ces vertuz rares, & antiques (qui est la vraye, & solide louange) la France a tousjours obtenu sans controverse le premier lieu. Pourquoi donques sommes nous si grands admirateurs d'autrui? Pourquoi sommes nous tant iniques à nous mesmes? Pourquoi mandions nous les Langues etrangeres, comme si nous avions honte d'user de la nostre? Caton l'Aisné (je dy celuy Caton, dont la grave sentence á été tant de foys approuvée du Senat, & peuple Romain) dist à Posthumie Albin s'excusant de ce que luy, homme Romain avoit escrit une Hystoire en Grec: Il est vray qu'il t'eust faillu pardonner, si par le Decret des Amphyctioniens tu eusses été contraint d'ecrire en Grec. Se moquant de l'ambicieuse curiosité de celuy, qui aymoít mieulx ecire en une Langue etrangere, qu'en la sienne. Horace dit, que Romule en songe l'amonnesta, lors qu'il faisoit des vers Grecz, de ne porter du boys en la forest. Ce, que font ordinairement ceux, qui ecrivent en Grec, & en Latin. Et quand

[44]

la gloire seule, non l'amour de la Vertu, nous devroit induire aux Actes vertueux, si ne voy-je pour tant qu'elle soit moindre à celuy, qui est excellent en son vulgaire, qu'a celuy, qui n'ecrit qu'en Grec, ou en Latin. Vray est, que le Nom de cetuy cy (pour autant que ces deux Langues sont plus fameuses) s'etent en plus de Lieux: mais bien souvent comme la fumée, qui sort grosse au commencement, peu à peu s'evanouist parmy le grand espace de l'Air, il se perd, ou pour estre oppri-

mé de l'infinie multitude des autres plus renommez, il demeure quasi en silence, & obscurité. Mais la gloire de cetuy la, d'autant qu'elle se contient en ses limites, & n'est divisée en tant de lieux que l'autre, est de plus longue durée, comme ayant son siege, et demeure certaine. Quand Ciceron, & Virgile se misrent à écrire en Latin, l'Eloquence, & la Poësie etoint encor' en enfance entre les Romains, & au plus haut de leur excellence entre les Grecz. Si donques ceux, que j'ay nommez, dedaignans leur Langue, eussent écrit en Grec, est-il croyable, qu'ilz eussent égalé Homere, & Demosthene? Pour le moins n'eussent ilz été entre les Grecz ce, qu'ilz sont entre les Latins. Petrarque semblablement, & Boccace combien qu'ilz aient beaucoup écrit en Latin, si est-ce, que cela n'eust été suffisant pour leur donner ce grand honneur, qu'ilz ont acquis, s'ilz n'eussent écrit en leur Langue. Ce, que bien congnoissans maintz bons Espris de notre Tens, combien qu'ilz eussent ja acquis un bruyt non vulgaire entre les

f iiiii

[44v]

Latins, se sont neantmoins convertiz à leur Langue maternelle, mesmes Italiens, qui ont beaucoup plus grande raison d'adorer la Langue Latine, que nous n'avons. Je me contenteray de nommer ce Docte Cardinal Pierre Bembe, duquel je doute, si onques Homme immita plus curieusement Ciceron, si ce n'est paraventure un Christofle Longueil. Toutesfois par ce, qu'il a écrit en Italien, tant en Vers comme en prose, il a illustré & sa Langue & son Nom trop plus qu'ilz n'estoint au paravant. Quelqu'un (peut estre) déjà persuadé par les Raisons, que j'ay alleguées, se convertiroit volontiers à son Vulgaire, s'il avoit quelques exemples domestiques. Et je dy, que d'autant s'y doit-il plus tost mettre pour occuper le premier ce, à quoy les autres ont failly. Les larges Campagnes Grecques, & Latines sont déjà si pleines, que bien peu reste d'espace vide. Ja beaucoup d'une Course legere, ont atteint le But tant désiré. Long temps y a, que le Prix est gagné. Mais ô bon Dieu, combien de Mer nous reste encores, avant que soyons parvenuz au Port! combien le Terme de nostre Course est encores loing! Toutesfoys je te veux bien avertir, que tous les scavans hommes de France n'ont point me-

prisé leur vulgaire. Celuy, qui fait renaitre Aristophane, & fait si bien le Nez de Lucian, en porte bon temoignage. A ma volonté, que beaucoup en divers Genres d'ecrire volussent

[45]

faire le semblable: non point s'amuser à dérober l'Ecorce de celuy, dont je parle, pour en couvrir le Boys tout vermoulu, de je ne scay queles Lourderies si mal plaisantes, qu'il ne faudroit autre Recepte pour faire passer l'envie de ryre à Democrite. Je ne craindray point d'aleguer encores pour tous les autres ces deux Lumieres Francoyses Guillaume Budé, & Lazare de Bayf. Dont le premier a escrit non moins amplement, que doctement l'Institution du Prince, Oeuvre certes assez recommandé par le seul Nom de l'Ouvrier. L'autre n'a pas seulement traduit l'Electre de Sophocle quasi Vers pour Vers, chose laborieuse comme entendent ceux, qui ont essayé le semblable: mais davantage a donne à nostre Langue le Nom d'Epigrammes, & d'Elegies, avecques ce beau mot composé Aigredoux: afin qu'on n'attribue l'honneur de ces choses à quelque autre. Et de ce, que je dy, m'a asseuré un Gentilhomme mien Amy, Homme certes non moins digne de foy, que de singuliere Erudition, & Jugement non vulgaire. Il me semble (Lecteur Amy des Muses Francoyses) qu'apres ceux, que j'ay nommez, tu ne doys avoir honte d'ecrire en ta Langue. mais encores doibs-tu si tu es Amy de la France, voyre de toymesmes, t'y donner du tout: avecques ceste genereuse Opinion, qu'il vault mieux estre un Achille entre les siens, qu'un Diomedé, voyre bien souvent un Thersite entre les autres.

[45v]

Conclusion de tout l'Oeuvre.

Or sommes nous la grace à Dieu,
par beaucoup de perilz, & de
flotz estrangers, renduz au Port,
à seureté. Nous avons echappé du millieu des
Grecz, & par les Scadrons Romains penetré

jusques au Seing de la tant desirée France. La
donq' Francoys, marchez couraigeusement vers
cete superbe Cité Romaine: & des serves De-
pouilles d'elle (comme vous avez fait plus d'u-
ne fois) ornez voz Temples, & Autelz. Ne
craignez plus ces Oyes cryardes, ce fier Man-
lie, & ce traître Camile, qui soubz ombre de
bonne foy vous surprenne tous nudz contans
la rançon du Capitole. Donnez en cete Grece
Menteresse, & y semez encor' un coup la fa-
meuse Nation des Gallogrecz. Pillez moy sans
conscience les sacrez Thesors de ce Temple
Delphique, ainsi que vous avez fait autrefois:
& ne craignez plus ce muet Apollon, ces faulx
Oracles, ny ses fleches rebouchées. Vous sou-
viennent de votre ancienne Marseille, secondes
Athenes: & de votre Hercule Gallique, tirant
les Peuples apres luy par leurs Oreilles avec-
ques une Chesne attachée à sa Langue.

*Fin de la Deffense, & Illustration
de la Langue Francoyse.*

[46]

A l'Ambicieux,
ET AVARE ENNEMY
DES BONNES LETTRES.
Sonnet.

*Serf de Faveur, Esclave d'Avarice,
Tu n'heus jamais sur toymesmes pouvoir,
Et je me veux d'un tel Maitre pourvoir,
Que l'Esprit libre en plaisir se nourisse.*

*L'Air, la Fortune, & l'humaine Police
Ont en leurs Mains ton malheureux Avoir.
Le Juge avare icy n'a rien à voir.
Ny les troys Seurs, ny du Tens la malice.*

*Regarde donc qui est plus souhaitable
L'ayse, ou l'ennuy, le certain, ou l'instable.
Quand à l'honneur, j'espere estre immortel:*

*Car un cler Nom soubz Mort jamais ne tombe.
Le tien obscur ne te promet rien tel.
Ainsi, tous deux serez soubz mesme Tombe.*

CAELO MVSA BEAT.

AU LECTEUR

AMY Lecteur, tu trouveras étrange (peut estre) de ce, que j'ay si brevement traité un si fertile, & copieux Argument, comme est l'Illustration de nostre Poësie Francoise: capable certes de plus grand ornement, que beaucoup n'estiment. Toutesfois tu doibz penser, que les Artz, & Sciences n'ont receu leur perfection tout à un coup, & d'une mesme Main: aincoys par succession de longues Années, chacun y conferant quelque portion de son Industrie, sont parvenues au point de leur excellence. Recoy donques ce petit Ouvrage, comme un Desseing, & Protraict de quelque grand & laborieux Edifice, que j'entreprendray (possible) de conduire, croissant mon Loysir, & mon Scavoir: & si je congnoy' que la Nation Francoise ait agreable ce mien bon vouloir (vouloir dy-je) qui aux plus grandes choses a tousjours mérité quelque louange. Quant à l'Orthographe, j'ay plus suyvy le commun, & antiq' usage, que la Raison: d'autant que cete nouvelle (mais legitime à mon jugement) facon d'ecrire est si mal receue en beaucoup de lieux, que la nouveauté d'icelle eust peu rendre l'Oeuvre non

gueres de soy recommandable, mal plaisant, voyre contemptible aux Lecteurs. Quand aux fautes, qui se pouroient trouver en l'Impression, comme de lettres transposées, omises, ou superflues, la premiere Edition les excusera, & la Discretion du Lecteur Scavant, qui ne s'arrestera à si petites choses.

A Dieu, Amy Lecteur.